

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination multiple.**

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CANADA-REVUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. IV

MONTREAL, 18 FEVRIER 1893.

No 7

Les Châtiments

La France républicaine vient de donner aux populations émues un grand exemple et de prouver encore une fois qu'elle mérite bien son titre de "Lumière du Monde."

Les châtimens si rigoureux, dont elle crut devoir punir les trafiquans de son or et de son honneur, seront pour toute l'humanité une mémorable leçon.

L'histoire avait déjà enregistré de plus redoutables punitions, de plus sévères exécutions, mais les circonstances étaient-elles les mêmes ?

Au lendemain d'une révolution, lorsque la haine est dans les cœurs, lorsque l'enivrement de la victoire prête à toutes les violences, nous avons assisté à des réglemens de compte plus sanglans, plus terribles, plus radicaux.

Mais, il était donné à cette République que conspuent et méprisent les hypocrites, les crétins, les éteignoirs de toutes les catégories et de toutes les castes, de montrer en pleine paix à l'univers étonné ce qu'est l'exercice de la froide et implacable justice chez un peuple libre et éclairé.

Tandis que tant de nations se tordaient dans les affres de la prévarication ; tandis qu'à Berlin, Rome, Londres, Québec, le mot de boodlage retentissait dans toutes les enceintes, un grand cri s'éleva dans Paris, et ces milliers de braves et honnêtes travailleurs, qui avaient prodigué leur sueur pour une œuvre dans laquelle ils voyaient la gloire de la France, vinrent demander à la Chambre de leurs représentans de prendre en

main leurs droits et de défendre leur patrimoine.

Ce fut un douloureux événement, et une immense stupeur accueillit l'effrayante nouvelle.

Eh quoi, parmi ces hommes qui avaient juré de se dévouer pendant la paix au bien-être de leur patrie, un tiers presque avaient violé leur serment !

Mais avec cette élasticité de sentiment, ce ressort immense que possède la race, le coup une fois porté, la première émotion dissipée, on se remit à l'œuvre.

L'important était de connaître les coupables ; L'essentiel était de les punir.

La France entière demandait l'application stricte de la loi.

C'est alors que, tout autour d'elle, on commença à se regarder.

Souvent déjà la même clameur avait ébranlé les masses, la tête des ministres concussionnaires, la caisse des banquiers recéleurs avaient été réclamées par le peuple trahi, bafoué et volé.

Toujours le résultat avait été le même.

Du haut en bas de l'échelle la lâcheté ou la trahison, la peur ou la vénalité avaient permis aux ministres et aux banquiers d'échapper aux justes châtimens qui les attendaient.

Qu'allait faire la France Républicaine ?

Ce qu'elle a fait, on le sait aujourd'hui.

Sous le coup de l'enquête parlementaire, ministres, sénateurs, députés, journalistes, écrivains, avocats et notaires, tous les coupables, tous ceux sur le nom desquels restait une tache ont été balayés de la vie publique, rayés des rangs de la société, marqués au front du signe des mandataires déshonnêtes.

Mais ce n'était pas assez pour que l'œuvre de réparation fût complète.

Restaient cinq coupables, les auteurs même de la fraude par laquelle tant d'humbles familles avaient perdu le pain de leurs enfants, tant d'orphelins le gîte paternel.

Parmi eux, l'un portait un nom immense, incommensurable, d'un éclat fulgurant.

Dans un de ses grands jours d'enthousiasme, le peuple avide de merveilleux l'avait proclamé "Le grand Français."

Trente ans durant, il avait fait la grandeur de sa patrie qui lui avait accordé toutes les récompenses qu'elle pouvait décerner à un homme.

Et pourtant le doigt de la justice s'était appesanti sur cet homme.

A ses côtés une autre gloire nationale, l'ingénieur le plus fameux du siècle, dont l'œuvre colossale dominait tout Paris témoin de ces scandales, Eiffel, devait s'asseoir au banc des criminels.

Le coup fut encore plus rude.

Que des politiciens, des financiers se permettent de transgresser aux lois, c'était lamentable, mais cela pouvait se concevoir!

Mais que ces hommes qui avaient le peuple dans la main, qui eussent pu tout lui demander et tout obtenir, se fussent permis de mettre la main dans le sac, comme de vulgaires filous, de voler cet or qu'on leur eût donné de grand cœur, c'est ce que le peuple ne pouvait comprendre.

Si de Lesseps eût demandé pour assurer sa vieillesse, un million, deux millions de francs, en deux jours, il en eut reçu dix.

Au lieu de cela, il échouait à la cour d'assise.

On vit alors dans toute sa beauté la grandeur du régime de liberté qui préside aujourd'hui aux destinées de notre mère-patrie.

Le peuple, froidement, tranquillement, remit à la plus haute justice du pays le soin de juger et de punir, puis il attendit patiemment l'œuvre du tribunal.

Elle fut terrible.

Le glaive égalitaire de la loi a sabré toutes ces têtes.

Ferdinand et Charles de Lesseps sont condamnés à cinq ans de prison ;

Cottu, Fontane, Eiffel sont condamnés à deux ans.

Personne plus que moi ne déplore ces sentences ; personne moins que moi ne voudrait ajouter de nouvelles duretés à leur extrême rigueur, mais enfin tous ceux qui me liront verront qu'en me prononçant comme je l'ai fait, le cœur de patriote et de français a parlé.

Le seul souhait que je puisse formuler en terminant, c'est que la leçon ne soit pas perdue pour nous.

FIAT JUSTITIA

DUROC.

Encore Un Scandale

Nous avons été l'objet de toutes les insultes de la presse ultramontaine lorsque nous avons dénoncé le scandale commis par l'abbé Guyhot ; ces cris ont redoublé lorsque nous avons osé prétendre que Guyhot n'était pas le seul de son espèce dans le clergé canadien et lorsque nous avons demandé aux chefs du troupeau de jeter les yeux autour d'eux pour découvrir les sujets indignes.

Nous nous sommes contentés devant ce déchainement de protester de l'honnêteté de nos motifs, de suivre la ligne de conduite que nous adoptions.

On nous a répondu par des insultes et des ordures.

Personne ne saura ce que la poste a charrié d'immondices à notre adresse, de menaces, de grossièretés, toutes écloses dans les saintes officines et ayant ce cachet ecclésiastique auquel on ne se trompe pas.

Cela se comprend, nous étions des trouble-fêtes, pour ce monde-là. Nous dérangions leurs festins et ripailles.

Tout devait être bon pour nous exterminer, et on a tout essayé... en vain, heureusement, paraît-il.

Nous prétendions que le seul moyen de porter remède au mal existant, à la gangrène morale qui rongait le clergé en certains quartiers était de mettre la plaie à nu pour terrifier ceux qui seraient tentés d'y goûter.

Pour l'assassin on a l'échafaud; pour le joueur malhonnête, il y a l'affichage; pour le prêtre scandaleux, il y aura le CANADA-REVUE.

A la longue, nous arriverons peut-être à une purge sanitaire.

Un nouveau cas d'immoralité ecclésiastique vient d'être mis au jour.

On ne nous reprochera pas cette fois d'avoir négligé de prendre des précautions.

L'affaire nous était connue de longue date; de fait, elle a éclaté le lendemain de l'affaire Guyhot; nous avons donné tout le temps à l'autorité ecclésiastique de sévir, cela a pris bien des semaines, mais enfin on s'est décidé à faire quelque chose.

Le coupable a quitté la place qu'il déshonorait.

Maintenant où a-t-il été?

Personne ne le sait, et voilà pourquoi le châtement est partiel, la satisfaction que l'on doit à la morale outragée est incomplète.

Le public doit être mis en garde contre les hommes dangereux, surtout s'il peut être appelé à leur donner sa confiance.

La presse doit alors intervenir tant que la propre autorité ne prendra pas les mesures pour protéger la population.

Voici la traduction même de la dépêche de l'*Empire* qui a trait au scandale dont nous voulons parler :

Le Rév. M. Angers de Dunham, un des meilleurs prédicateurs du diocèse de St-Hyacinthe, est le dernier sur la liste des prêtres catholiques qui ont amené la honte et le déshonneur sur leurs collègues et la communauté en général. En certains cas, plusieurs des lettres que ce prêtre a écrites à une dame de Montréal sont plus compromettantes que celles du fameux Guyhot, et, bien que les obscénités qu'on y trouve ne soient pas aussi révoltantes, leur lecture fait frissonner lorsque l'on songe que l'auteur est un ministre de l'Évangile qui avait juré de mener une vie chaste et d'enseigner la pureté et la vertu aux humbles fidèles dont le soin spirituel lui serait confié. Le Rév. M. Angers s'était fait connaître et apprécier à l'époque de la visite du général Charette au Canada, et pendant le voyage des Zouaves Pontificaux à St-Hyacinthe, il avait prononcé un très éloquent sermon dans la cathédrale de cette ville. Il y a quelques mois, de bons catholiques de Montréal furent très étonnés et très peinés en mettant la main sur un certain nombre de lettres que le curé de Dunham avait écrites à une veuve de Montréal, et bien que ces lettres ne fussent pas signées ou portassent des signatures imaginées ou significatives, les amis de la dame connaissaient l'écriture et savaient d'où elles venaient. Une personne cependant, plus charitable que les autres, déclara qu'elle ne croirait pas son ami coupable de telles indécences à moins de voir son nom sur une lettre pour pouvoir com-

parer les écritures. C'est alors que fut tendu un piège dans lequel tomba le malheureux prêtre. Un montréalais bien connu écrivit au curé, en lui disant qu'il venait d'être reçu médecin et désirait savoir s'il y avait quelques perspectives pour s'établir à Dunham. Le curé lui répondit qu'il y avait une excellente chance pour un jeune homme, et il prit grand soin d'ajouter qu'une excellente conduite et une moralité à toute épreuve étaient absolument nécessaires chez le postulant. A partir de ce jour, le sort de M. Angers était réglé. Nous avons vu toutes ces lettres, elles sont sales et obscènes d'un bout à l'autre, et de fait, une partie seulement est publiable. Elles indiquent même que la jeune femme a d'abord résisté aux instances du curé, car on lit dans l'une de ces lettres. "Ma chère cousine — Vous avez fait de votre mieux pour résister, et je suis certainement coupable à un plus haut degré que vous. Mais je n'ai pas pu m'empêcher, la tentation pour moi était trop forte." Il y a aussi d'autres passages très amusants comme celui-ci: "Je reviens, écrit M. Angers, d'une visite à mes chers paroissiens irlandais, et lorsque vous viendrez me voir, bien que je n'aurai à vous donner à manger que de bonne viande irlandaise, de bon beurre irlandais et de bon porc frais irlandais, je pourrai toujours vous donner un bon bec canadien." Mais il faut croire que le curé était trahi sur toute la ligne, car il avait à peine été appelé auprès de son évêque qu'il écrivit à la même personne une lettre où il disait: "Malheureuse que vous êtes, une de mes lettres est tombée entre les mains de l'évêque, comment n'avez-vous pas été aussi prudente avec mes lettres que je l'ai été avec les vôtres."

Voici les faits :

Aujourd'hui le curé Angers n'est peut-être plus à Dunham, c'est tout ce que nous savons.

Cela ne nous suffit pas.

Dussent tous les terroristes demander encore notre lapidation, nous prétendons que l'homme qui viole tout, honneur et serment, doit être dénoncé publiquement, quel que soit l'habit qui le couvre.

La société doit se protéger.

On nous demande pitié.

Que les assassins commencent !

JUSTICE.

Pharisaïsme

"Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! Car vous êtes semblables aux sépulchres blanchis qui paraissent beaux par dehors, mais qui, au dedans, sont pleins d'ossements de morts et de toutes sortes d'ordures." — Mathieu, chap. xxiii, vers. 27.

Depuis deux mois environ paraissait à Montréal une feuille hebdomadaire aux allures frétilantes qui faisait métier de s'occuper de beaucoup de choses, même des affaires de ses confrères.

Nous avons entendu l'honorable Chapleau dans un banquet qui lui était offert au Windsor, se plaindre de l'intervention de l'honorable M.

Mercier dans les élections fédérales, en disant : " J'ai connu un monsieur à Boston qui a fait une grande fortune, rien qu'à se mêler de ses affaires."

Evidemment l'ancien Secrétaire d'Etat n'a pas fait école.

A deux ou trois reprises le journal en question s'est permis de donner des conseils au CANADA-REVUE.

Nous avons été avisés par ces censeurs inflexibles que nous avons tort de suivre la ligne de conduite que nous suivions, que nous devrions nous soumettre, surveiller *notre morale, nos principes*.

Le CANADA-REVUE a laissé dire comme il laisse toujours dire les conseillers qui ne sont pas les payeurs.

Et puis, en somme, il était si facile de voir que ces messieurs se servaient de leurs objurgations à notre égard pour faire passer les pointes dont ils voulaient émoustiller leur style.

Scribes hypocrites !

Puis la chose alla bientôt plus loin. On s'empressa d'accentuer cette manœuvre, au fur et à mesure que le ton du journal se pimentait et, pour faire la cour plus cérémonieusement, on déclara que l'autorité religieuse avait bien fait de condamner le CANADA-REVUE qui ne pouvait compter parmi les journaux catholiques.

Pharisiens !

L'*Etendard* ne s'y laissa pas prendre cependant, et le brevet que se décernaient si libéralement nos bonshommes ne leur fit pas trouver grâce devant la condamnation générale.

" Vanté par soi-même ou par son curé, disait-il, c'est peu de chose, généralement."

Enfin, troisième étape :

On s'intéresse encore au sort du CANADA-REVUE, on qualifie de scandaleuses les poursuites contre l'évêque, et l'on termine en disant :

Il y a trop de réformes purement matérielles à accomplir dans cette province, pour qu'un journal qui veut réellement concilier les intérêts de l'Eglise avec ceux des fidèles s'attarde dans une lutte scandaleuse et impossible contre les droits indiscutables des autorités religieuses sur des questions de morale et de discipline catholiques.

Sépulchres blanchis ?

Que ne vous taisiez-vous, que ne vieilliez-vous à votre propre pot-au-feu.

Le jour où ces grands moralistes faisaient ainsi la leçon à plus honnêtes qu'eux, battaient la grosse caisse des principes et de la discipline, se beurrèrent de morale et de religion, un des évêques les plus libéraux de la Province interdisait la lecture de leur journal.

Ces grands chrétiens assaisonnaient leurs conseils des pages impies de Musset et leur morale, des orgies de *Rolla*.

Nous aurions beau jeu de retorquer aujourd'hui par des arguments *ad hominem* à ces faux modèles.

Leur hypocrisie à notre égard nous en donne le droit.

Mais non, nous les laisserons à leur confusion.

Ils sont assez punis.

Le CANADA-REVUE a pu encoûrir une censure que nous déplorons, mais au moins nous avons cet honneur de nous dire que nous n'avons pas donné prise au reproche d'*immoralité*, celui qui suit fatalement la publication d'une œuvre dont le mérite littéraire peut être incontestable sans pourtant donner le droit de circulation décente dans une publication périodique exposée à tomber dans toutes les mains.

Nous n'avons rien de commun avec ce genre de sensation en matière de journalisme, et nous dégageons entièrement notre censure, d'ordre purement disciplinaire, de celles qui peuvent atteindre les essais pornographiques.

Après cela, s'il en était encore besoin, si nos amis n'étaient pas prévenus, nous pourrions leur montrer encore que tous les insulteurs du CANADA-REVUE sont de cette même espèce, de ce même acabit.

Toutes les fois que vous voyez un individu tonner fort contre notre journal, " regardez-le bien en face et soyez persuadés qu'il y a chez lui un cadavre."

J'avais à commander l'autre jour, un petit travail purement matériel pour les *Ruines Cléricales*, un ouvrage que nous écrivons en collaboration. Je me suis adressé à un libraire imprimeur de la rue St-Paul dont je suis le client.

Le croirait-on, cet homme en apprenant que le travail de clichage que je lui demandais était destiné aux *Ruines Cléricales* a refusé de s'en charger, parceque, dit-il, cet ouvrage qu'il ne

connait pas, qu'il ne verra pas, qu'il ne lira pas, doit être anti-religieux, et que d'ailleurs, collaborant au CANADA-REVUE, je suis sous la censure ; ce qui lui défend, en chrétien, de travailler pour moi.

Eh bien, aux bonnes âmes qui seraient tentées de se signer devant ce grand exemple je dirai :

L'homme qui refuse ainsi de travailler pour nous tient un magasin où nous avons trouvé des ouvrages absolument répugnants même pour des caractères blindés comme les nôtres.

Et ça refuse de mouler des pages pour les *Ruines Cléricales* dont le seul crime est de sauver, s'il en est temps encore, la famille et l'autorité !

Tas d'hypocrites, de pharisiens, de sépulcres blanchis !

FRANC.

ROMAN DE CHANCELLERIE

Nous voulons ici vous conter l'histoire d'un aspirant-chancelier, personnage aujourd'hui bruyant mais dont les débuts furent modestes.

Il naquit en face de Montréal sous l'hégire du gallicanisme triomphant, ce qui explique sans doute la dent aigüe qu'il a toujours conservée contre cette doctrine.

Son père, honnête savetier, descendait d'un portugais quelconque échoué sur nos rives.

Cette origine suffirait à faire mentir le dicton :

“ Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid,
Les Portugais sont toujours gais.”

L'empeigne n'avait pour le jeune fils de St. Crépin aucun attrait et, dès son jeune âge la chicane lui plaisait d'une façon irrésistible.

Il passa l'eau et entra au Collège de Montréal pour y recevoir une bonne éducation classique, dont il a toujours négligé de remercier son *Alma Mater*, même de la plus humble visite.

A sa sortie du collège, il étudia le droit chez un avocat libéral pour mieux fortifier sa haine de toutes les idées éclairées.

Puis, une fois avocat, il prit son vol vers les champs qui l'avaient vu naître, et s'installa dans un riche district où il entreprit de protéger les veuves et les orphelins.

Ses débuts ne furent pas brillants.

Ayant entrepris de sauver un curé de campagne

qui avait eu confiance dans ses talents dignes de Cujas, il ne réussit qu'à faire condamner en cour criminelle son client ecclésiastique.

La faute en fut au gallicanisme, sans doute ?

Du coup, il en eut assez de la campagne.

La grande cité de Montréal devint le théâtre de ses exploits homériques.

La clientèle, assez lente à se décider, lui donnait des loisirs.

Il en profita pour écrire un livre énorme, assommoir de *quatre cents pages*, sur la “liberté religieuse en Canada.”

Ce lourd *compendium* d'un français indigeste a fait pâlir tout une génération d'érudits ecclésiastiques en même temps qu'il a provoqué de fatales dyspepsies chez les infortunés laïques qui y ont constaté la présence d'une phrase de *quatre-vingt deux mots*.

Et quels mots !

L'ouvrage se composait de trois morceaux bien distincts et tous très étrangers les uns aux autres.

On y trouvait :

10. Le factum de Mre. L. A. Jetté dans le procès Guibord ;

20. Une réimpression de quelques chapitres des Statuts Refondus de 1860 ;

30. Quelques chapitres du Code des Curés et Marguilliers du Juge Beaudry.

La seule portion de l'ouvrage où l'on pût retrouver le style et le genre de l'auteur consistait en une préface cocasse où étaient passés au *bob* les gallicans ou libéraux et les catholiques ou intégristes du Canada.

Ce livre lui servit de prétexte pour entrer dans les bottes du clergé.

Sous le couvert d'une offre gracieuse de l'ouvrage, notre ambitieux disciple de Thémis *sollicita et obtint* des lettres d'approbation d'une foule d'évêques :

Mgr Bourget.

“ Pinsonneault.

“ Guigues.

“ Langevin.

“ Laflèche.

“ Taschereau.

La formule de ces approbations était identique.

Tous les évêques répondaient à la demande de l'auteur et assuraient que l'ouvrage était un gros livre.

Scul Mgr. Taschereau ajouta la remarque suivante : “ que l'auteur n'aurait pas dû prendre pour vérité absolue ce qui n'est que matière d'opinion.”

Le gros livre arrivait en son heure pour apporter du pain à la hûche.

Mgr I. Bourget, avant d'abandonner la crosse du diocèse de Montréal, signa une lettre ou circulaire intime à son clergé pour lui recommander l'ouvrage.

La préface s'augmenta aussitôt de ce document intime.

Du coup la renommée de l'auteur devint énorme.

L'ultramontanisme avait trouvé son prophète, et la clientèle ecclésiastique afflua.

Le clergé se voyait enfin un défenseur attitré bourré de ce droit canonique en vigueur sous François Ier et ses prédécesseurs.

Les écus cléricaux ruisselants comme des encensoirs tombèrent en cascades dans son escarcelle.

Il roula gros train ; eut maison à la ville et à la campagne ; capot de castor, gants *idem*, bottes de fourrure ; maria heureusement ses enfants, etc., etc.

Entretemps, sans abandonner la clientèle ecclésiastique, il s'assurait par son travail acharné une riche clientèle laïque : M.M. Thom. Gauthier, J. T. Clément et le curé Bédard, toujours sorti de son domaine.

Ce dernier eut le bonheur de voir rejeter par la Cour Supérieure de Montréal une fameuse exception déclinatoire prise en son nom, où par le ministère de son avocat " *il niait aux juges civils le droit de le condamner pour ses méfaits très civils à l'égard d'un demandeur fort civil et tout à fait laïque.*"

Ce tour de force attira sur l'éminent légiste l'attention du Saint Père.

Le Pape Pie IX le créa avocat de St. Pierre en même temps que M. L. L. Corbeil.

L'Église était conquise.

Les clients étaient subjugués.

Restait à conquérir le barreau récalcitrant, et notre homme, devant qui toutes les portes s'ouvraient comme s'il eût porté un ostensor, devint Secrétaire du Barreau.

Dix générations d'avocats en ont gémi, pleuré, désespéré sur cette tyrannique domination.

C'est alors que le juriste reprofita de ses loisirs pour écrire sur la *Réforme judiciaire* un galimatias gigantesque pillé dans le vieux d'Aguesseau dont il n'admit qu'un chapitre, celui qui a trait à *La Dignité du Magistrat*.

Pourtant cela ne suffisait pas à l'instinct de touchatout de notre homme.

Il dut se faire rappeler à l'ordre par Sir W. Dawson, avec qui il avait voulu discuter les B. A.

Les sacristies elles-mêmes retentirent de sa voix suraigue.

On le trouve à l'Hôtel-Dieu, lors des difficultés universitaires, prêchant la rébellion dans la sacristie des nonnes de l'avenue des Pins, tandis que le vénérable

abbé Collin leur prêchait l'obéissance du haut de la chaire.

Son ambition n'était pas encore rassasiée.

Il devait être donné au sanctuaire des Cours Criminelles d'avoir la mesure de ses talents.

Les Drummond, les Cassidy, les Johnson, les Davidson étaient des pygmées auprès de notre homme, qui se fit nommer substitut du ministère public dans le procès intenté contre Cornellier et Leblanc pour subornation de témoins.

Il réussit à les faire condamner à l'acquiescement.

Mais il en eût fallu beaucoup de ces contrecoups-là pour le dégoûter.

L'avenir souriait toujours au petit avocat de campagne.

Il tâta de la politique.

La campagne des betteraves ne lui rapporta que des déboires.

Son enthousiasme national se calma après une pénible oraison prononcée au Champ de Mars.

Décidément le *forum* n'était pas son *fort*.

Il n'insista pas.

Défenseur des trois ordres devant le pouvoir administratif, judiciaire et législatif, il ne lui restait plus qu'une ambition à assouvir, qu'un désir à satisfaire :

Être juge !

Le hasard qui fait bien les choses le favorisa.

Bientôt l'étude d'avocat était échangée contre un siège rembourré, la toge contre l'hermine, le castor contre le tricorné.

Ici le respect de la haute dignité qu'occupe notre héros m'impose un temps d'arrêt.

Ses collègues disent "qu'il suffit d'être juge pour être contre lui."

Quant à nous, nous ne sommes pas juges !

Cette auguste besogne n'avait cependant pas assouvi la soif d'accaparement de notre maître castor, qui sortit de son paisible et inviolable domaine judiciaire pour mettre la main sur deux entreprises où nous le retrouvons dans l'arène publique.

Ces deux entreprises sont :

Le monument de Maisonneuve,

L'Université-Laval.

Il a parfaitement réussi à tuer les deux projets.

Le comité du monument de Maisonneuve gémit sous l'impopularité d'un président capable de geler le souscripteur le plus endurci.

Il a aliéné toutes les sympathies qui existaient pour l'œuvre,

C'est bien simple, cet homme fait le vide autour de lui.

Quant à l'Université, grand Dieu, voyons où nous en sommes !

La seule présence de notre avocat de campagne de notre castor castorisant dans le conseil des gouverneurs a tué le syndicat.

C'est une mort ambulante.

Jamais, s'il reste là, l'Université ne sortira du pénible anéantissement où elle se trouve.

Qui nous débarrassera de cette figure néfaste, de ce porte-malheur qui s'est élevé sur un monceau de ruines.

Pauvre Laval !

Quel mauvais génie a mis cet homme sur ton chemin ?

Quand donc un violent effort le rejettera-t-il de ton sein ?

UNIVERSITAIRE.

LES DONNEURS DE CONSEILS

JOURNALISTES HONORAIRES

Avez-vous jamais remarqué jusqu'à quel point ils sont nombreux les braves gens qui passent leur temps à donner aux autres des conseils que ces sages Mentors seraient eux-mêmes bien en peine de mettre en pratique ?

On parle des Canadiens-Français comme d'une race prolifique, mais, sous ce rapport, la race des donneurs de conseils ne le cède à personne.

Il y a des gens qui prétendent que tous les Canadiens sont plus ou moins donneurs de conseils. C'est possible, mais tous les donneurs de conseils ne sont pas Canadiens.

Quoi qu'il en soit, il y a une chose que je me reprocherais éternellement de ne pas avoir rappelé à mes lecteurs en cette occasion : c'est qu'il y a, à New-York, — Chapleau prétend que c'est à Boston — un homme qui a gagné \$30,000.

Quelque tour de bâton, direz-vous ? Vous n'y êtes pas. Alors, il a tiré quelque bonne carotte à la municipalité ou au gouvernement ? Pas davantage. Qu'a-t-il donc fait ? — Il s'est tout bonnement mêlé de ses propres affaires.

Elle est simple comme bonjour cette manière de s'enrichir, mais elle en vaut bien une autre ; elle en vaut même plusieurs autres, et je m'étonne que l'idée d'imiter le discret New-Yorkais n'ait pas encore frappé une foule de Canadiens errants que la misère a "banni de leurs foyers," et qui, au lieu de "parcourir en pleurant des pays étrangers," flânent autour des bureaux de rédaction pour donner aux journalistes des conseils rarement désintéressés mais invariablement stupides.

Lorsque Provencher voyait un malheureux scripto-man aligner de mauvaises phrases et noircir du papier à la brasse, il avait coutume de faire la profonde réflexion suivante : Et dire qu'il est si facile de ne pas écrire !

Aux journalistes honoraires qui nous accablent de leurs sages recommandations je dirai tout simplement : Messieurs, laissez-nous faire notre journal comme nous l'entendons. Il vous serait si facile, non seulement de ne pas donner de conseils, mais d'appliquer vous mêmes les idées lumineuses qui hantent votre cervelle !

Si vous savez faire un journal mieux que nous, faites-en un à votre manière et fichez-nous la paix. Pour faire un journal, il n'est pas nécessaire de savoir écrire ni même d'avoir des idées. Je pourrais vous citer des exemples, mais à quoi bon ?

Et vous qui avez des idées à revendre, à donner même à ceux qui ne vous en demandent pas, vous feriez merveille dans notre royaume des aveugles : où les borgnes sont rois.

On ne saurait créer trop de feuilles périodiques. Allez-y gaïement. *The more the merrier*. Tout cela accoutume les gens à lire, et quand ils auront goûté à la lecture ils ne pourront plus s'en passer. Il arrivera nécessairement un temps où ils liront quelque chose qui aura du bon sens.

En attendant, peu nous importe qu'ils lisent des machines comme l'*Almanach des âmes du Purgatoire*, une publication qui, malgré son crétinisme hors ligne et son peu de respect pour la langue française, n'en a pas moins été interdite par l'autorité diocésaine.

Par exemple, il faut être juste. Ce n'est pas pour avoir flétri la conduite de l'abbé Guyot que cette perle littéraire a disparu de la circulation : c'est pour avoir voulu activer à son profit le commerce du secours aux trépassés.

Maintenant qu'elle est morte en sa fleur, versons un pleur sur sa tombe à demi-fermée, et tâchons de recueillir de quoi désintéresser le diabolin chargé de torturer les publications défuntes. Les souscriptions n'assureront peut-être pas le repos de cette âme en peine, mais elles procureront le repos du corps à quelques bons vivants.

L'*Almanach des Ames* était bien jeune, mais il rapportait gros, parceque, "chez les âmes bien nées" qui s'occupent à secourir les âmes des personnes bien mortes, "les valeurs n'attendent pas le nombre des années" pour affluer vers la caisse.

Il a été bien plus lu que s'il eut été convenablement écrit. Paix à ses cendres.

Il y a aussi les *Coups de Crayons*, le *Couvent*, la *Fumille*, le *Nicoldtain* et autres productions soporifiques, qui sont lues de temps à autres par de braves gens qui

finiront pourtant par jeter un regard indiscret sur des publications écrites en langue humaine.

Le livre du père Jacasse sera beaucoup plus lu que s'il n'eût pas été recommandé du haut de toutes les chaires.

Cela nous botte à merveille. Lorsqu'une bonne fois les gens auront pris l'habitude de lire on aura beaucoup de peine à leur dissimuler la vérité.

Il se publie actuellement plusieurs revues congrégationnelles toutes animées du même esprit, toutes prêchant l'absolutisme, l'intolérance, le culte du prêtre, la haine contre la France républicaine. Tant mieux. Laissons faire. Tout cela accoutume le peuple à lire, et le jour n'est pas éloigné où la *Revue de la Strappe* ne suffira plus au besoin de lecture des populations jadis crétinisées par le jeune intellectuel, aujourd'hui soumises à une diète débiliteuse, et qui demain mordront à belles dents au fruit salutaire de l'arbre de science.

Donc, vous tous qui vous sentez disposés à faire des journaux comme on n'en n'a jamais vus, entrez en danse et montrez-nous de quel bois vous vous chauffez.

Le journalisme est ouvert à tout venant. Tout le monde y est admis, à condition de ne pas savoir écrire. Les rares écrivains qui se fourvoient dans cette galère en sont sévèrement punis. Ils sont condamnés à perpétuité à suppléer par la fécondité de leur plume au manque absolu d'idées d'une foule de conseillers en chambre, et de brasseurs d'affaires véreuses que leur ignorance et leur indécatesse a placés à la tête d'un certain nombre de journaux à bons principes.

Regardez ce qui se passe autour de vous, et comptez combien il y a d'hommes intelligents parmi les marchands de journaux qui font la pluie et le beau temps dans le journalisme canadien.

Examinez la liste des membres de nos diverses Associations de la Presse, voyez les noms des officiers de ces organisations journalistiques, et tâchez de découvrir parmi eux un écrivain. Je vous défie de m'en nommer un seul.

A ce propos, on parle de fonder un nouveau club de la Presse, un vrai, celui-là, paraît-il. Trois noms sont mis en avant, parmi lesquels figure celui de M. Voyer, un journaliste celui-là.

On nous dit que ces messieurs ont été spécialement chargés par leurs confrères de préparer un projet d'association. Comment se fait-il donc que les confrères n'en aient pas entendu parler, que les rédacteurs des journaux n'aient pas été convoqués, soit publiquement, soit privéement, à assister à la réunion préliminaire qui a nommé ces messieurs?

A-t-on l'intention de nous fonder un autre club de la presse où les agents d'annonces et les comptables, qui

ne sont pas du tout journalistes, obligeront les rédacteurs de journaux à subir l'humiliation d'un ballottage s'ils veulent être admis?

Voyez quels sont ceux qui représentent les grands journaux quotidiens, au théâtre, dans les bals, réceptions, etc., et dites moi, comment il se fait que vous n'y rencontrez jamais les rédacteurs de certains journaux.

Vous croyez peut-être que c'est la modestie qui les empêche de se montrer. Détrompez-vous. On leur a tout simplement escamoté le billet qui leur appartient.

Cherchez bien, et, à la place de chaque écrivain absent, vous trouverez un comptable, un gérant, un agent d'annonces, un donneur de conseils, un imbécile quelconque succombant sous le poids de la responsabilité du journal qu'il représente par ricochet.

N'est-ce pas qu'il est facile, sinon de faire du journalisme, du moins de passer pour journaliste, du moment qu'on a fourni la preuve de sa parfaite incompétence.

Prouvez que vous n'avez jamais écrit et qu'à l'instar de Laurent XVIII vous pouvez dire avec vérité :

"J'en suis tout-à-fait incapable."

et non-seulement vous voilà bombardé grand homme, mais c'est à qui s'empressera de vous fournir des fonds pour établir un journal parfaitement idiot, comme s'il restait toujours chez nous une lacune à remplir en ce qui concerne ce genre spécial de publication.

C'est alors que les sages conseils que vous distribuez à tous les journalistes actuellement en service actif pourront être mis en pratique par un de vos esclaves, espèce de bête de somme, spécialement chargée de mettre un peu d'orthographe sur vos idées biscornues, et de suppléer au besoin, à la disette d'idées qui se produit parfois chez les journalistes honoraires, dès qu'ils s'avisent d'entrer dans le journalisme militant.

Fondez votre journal le plus tôt possible. Que les publications indigestes se multiplient de plus en plus. Qu'elles deviennent légion. Administrez au public une dose assez copieuse de cette drogue nauséabonde pour qu'il en soit complètement éccœuré.

Faites des journaux, à votre mode si vous voulez, mais faites des journaux.

Cela nous privera de vos conseils, sans doute, mais le public en profitera. S'ils sont bons, il les suivra; s'ils n'ont pas le moindre bon sens il se dégoûtera de vous et de votre feuille.

Dans un cas comme dans l'autre, cela fera notre affaire.

Que tous ceux qui ne veulent pas lire se fassent journalistes. Le jour où tous les vrais journalistes deviendront de simples abonnés, la presse canadienne laissera peut-être un peu à désirer, mais elle s'adressera à un public des plus intelligents,

JADIS CHEZ AUJOURD'HUI.

CHAPITRE PREMIER.

TERRIBLES PROJETS D'UN SAVANT MÉCONNU.

Comme savant, mon ami Célestin Marjolet, homme très fort cependant, ne pouvait parvenir à se faire prendre au sérieux. Il y avait à cela plusieurs raisons : d'abord, il ne menait pas de lunettes et portait tous ses cheveux, il n'était pas maigre et il n'avait que trente-cinq ans, l'âge de tout le monde, le vôtre peut-être, lecteurs, — en vous mettant à plusieurs. Or, je vous le demande, quel singulier savant doit être un monsieur de trente-cinq ans, qui n'est pas myope, ni chauve, ni maigre ! Ensuite il n'était même pas Américain, et pour comble, il avait, en son extrême jeunesse, publié un volume de vers. Bref, un savant d'espèce, impossible et inadmissible !

Et pourtant Célestin Marjolet était un vrai puits de science, un puits artésien extrêmement profond et jaillissant en idées surprenantes et stupéfiantes. Mais, faute d'argent pour les achats de produits indispensables, d'appareils et d'ustensiles, pour des expériences à renouveler sans cesse, Célestin, abandonnant les sciences trop coûteuses s'était voué à certaines sciences nouvelles qui ne demandent comme mise de fonds qu'une somme considérable de cervelle, des dépenses de fluide et de volonté nullement ruineuses pour mon savant ami.

Il y avait un peu de ce que nous appelons du surnaturel dans les recherches de M. Célestin Marjolet, bien que Célestin prétendit que ce surnaturel n'était que de l'excessivement naturel.

Furieux contre ses contemporains, tout à fait mécontent du temps présent, ce diable de Célestin avait juré de lui faire la bonne farce de le supprimer. Ah ! il ne s'en cachait pas quand on l'interrogeait sur ses travaux, il avouait tout simplement être à la recherche d'un moyen de faire disparaître le passé, de réveiller les siècles endormis, en un mot de recommencer le monde !

— Vous me répondez que c'est impossible, parce que vous êtes des ânes, de purs ânes, des esprits fermés au progrès, répondit-il avec aménité un jour qu'on le poussait à bout ; la chose est très possible au contraire, je trouverai ce moyen ! De même que le son emmagasiné dans le phonographe pourra être entendu de nouveau autant de fois que l'on voudra, de même tout ce qui a été peut renaître... Il ne s'agit que de posséder le moyen scientifique, et ce moyen je le tiens presque... Attendez seulement quelques jours ! Le siècle actuel me déplaît ; pour moi, voyez vous, les siècles écoulés depuis l'an 1000 ne comptent pas, je les déclare nuls et non avenue ; ils sont manqués, je les raye, je les biffe, et je les recommence ! ! !

Il est inutile de dire qu'un formidable éclat de rire accueillit cette déclaration.

— Rends-moi mes dents parties et mes cheveux envolés, dit un oncle de Célestin, et je te tiens quitte du reste !

Célestin Marjolet reprit son calme de savant, et ajouta simplement :

— Attendez quelques jours, je veux vous convaincre bientôt... Je me contenterai, pour me mettre en train, d'un petit essai, un siècle ou deux en arrière et ensuite le grand recommencement ! Je vais me mettre au travail... A propos, inutile de venir sonner chez moi, je n'ouvrirai pas, je serai trop occupé... ; au revoir ! ! !

Il s'enferma dans son laboratoire en nous criant encore :

— Un siècle ou deux, pas davantage, pour commencer !

— Sornettes ! Plaisanteries ! Célestin, vous ne serez jamais sérieux ! lui criâmes-nous en chœur.

Un siècle ou deux ! Quelle modération ! Ce diable de Célestin aurait pu nous ramener au déluge ou même avant, au temps où les hommes vêtus de redingotes en peau de bêtes habitaient des cavernes non meublées et disputaient leur vie aux bêtes féroces, tantôt chasseurs et poursuivant les mammoth et les grands sauriens, tantôt gibier et poursuivis eux-mêmes... Célestin, je vous prie, ne nous ramenez pas ces beaux jours, nous ne sommes point d'assez enragés chasseurs pour en apprécier les agréments.

Remonter le cours des siècles ! Recommencer une période de la vie du monde ! Nous fîmes pendant quelques semaines de joyeuses plaisanteries sur les prétentions de notre ami Célestin Marjolet. Célestin était savant peut-être, mais en tout cas c'était un savant torqué ! Et les semaines s'écoulaient sans que Célestin donnât signe d'existence, nous en concluâmes qu'il s'était tout simplement moqué de nous.

Au fait, l'histoire que je vais raconter est-elle réellement arrivée ? Tout le monde a été témoin des faits extraordinaires qui vont suivre, et chacun se frotte encore les yeux et croit avoir eu la berlue.

Cependant, un beau jour du mois de juin, nous tous qui avions dîné avec Célestin Marjolet le jour où il nous fit sa déclaration, nous reçûmes le petit billet suivant :

« Mon cher Thomas,

(Soyez assurés que nous ne nous appelions Thomas ni les uns ni les autres. C'était notre incrédulité qui nous valait ce nom élégant.)

« Trouvez-vous demain matin au palais de Versailles dans l'antichambre du Grand Roi, et attendez ! ! ! !

« CÉLESTIN MARJOLET. »

Cet homme froid et réservé avait mis 3 T à attendre et quatre points d'exclamation. C'était l'indice d'une grande émotion ! Nous fîmes intrigués, et bien avant l'heure dite nous étions tous au rendez-vous.

A dix heures précises, précédés du gardien, nous péné-

trâmes dans le palais et suivîmes lentement les galeries du rez-de-chaussée tout étonnés de ne pas voir notre ami. Nous arrivâmes ainsi au premier étage en écoutant vaguement les explications du gardien.

— C'est ici la salle de l'Œil-de-Bœuf, où les courtisans attendaient le lever du Grand Roi.

Le gardien s'arrêta tout à coup stupéfait. Dans la salle de l'Œil-de-Bœuf, un homme, dans un uniforme étrange, la hallebarde croisée, lui barrait le chemin.

— Plait-il ? hein ? s'écria le gardien, qu'est-ce que vous faites là ?

— On ne passe pas ! dit l'homme à la hallebarde d'une voix tonnante.

— C'est un peu fort, exclama le gardien, vous voulez m'empêcher de passer...

— Avez-vous des lettres d'audience, ou un ordre de M. le grand chambellan ?

La hallebarde restait baissée ; le gardien furieux élevait la voix, lorsque tout à coup la porte s'entre-bailla derrière l'homme à la hallebarde et laissa passer un nouveau venu. Celui-ci, vêtu à la mode du XVII^e siècle, et coiffé d'une grande perruque, avait la mine très imposante.

D'un geste il reclama le silence.

— Qu'est-ce à dire, messieurs, fit-il, du bruit dans l'antichambre de Sa Majesté !

— Mais, essaya de dire le gardien...

Deux autres personnages de grande allure portant le costume des seigneurs du temps de Louis XIV étaient sortis doucement de la chambre royale.

— C'est quelque gentilhomme de province éloignée, dit l'un d'eux en désignant le gardien du château.

— Quelque vieux soldat qui n'a pas l'habitude de la cour, quelque vieil anspessade des troupes du temps de Rocroy, ajouta l'autre. Il faut lui passer ses manières un peu rudes, puisque ce fut aussi l'autre jour le plaisir du roi pour le sieur Jean Bart, officier des vaisseaux de Sa Majesté...

— Qui diable sont ces gens-là ? grommelait le gardien ahuri, et comment se trouvent-ils ici quand j'ai fermé moi-même les portes hier soir ?

Nous n'étions pas au bout de notre étonnement ; la porte s'ouvrit tout à coup à deux battants, l'homme à la hallebarde frappa trois coups sur les dalles et cria d'une voix de stentor :

— Le Roi, messieurs !

— Le petit lever est terminé, nous dit rapidement un des gentilshommes à la perruque, le roi donne audience pendant que l'on prépare le petit couvert. Si vous avez quelque placet pour Sa Majesté, vous devez le remettre à M. le grand chambellan...

Avions-nous bien entendu, avions-nous bien vu ? Était-il possible ? Ces gentilshommes aux splendides costumes, tout couverts de dentelles et de rubans, ces baudriers brodés d'or, ces perruques à notre époque ? ... Mirage, illusion, folie ? Et pourtant lorsque nous pénétrâmes lentement et respectueusement dans la chambre du roi, nous fûmes convaincus que nos oreilles et nos yeux ne nous trompaient pas. On connaît la pièce aux lambris sculptés surchargés de dorures, divisée en deux par une balustrade ; elle était pleine de personnages aux allures nobles et majestueuses, de grands seigneurs magnifiquement vêtus, étincelants, superbes, entourant à distance respectueuse un personnage encore plus étincelant et plus superbe qu'eux... Ce personnage c'était... le Grand Roi lui-même !

Impossible de douter, nous connaissions bien son portrait, c'était Louis ! et parmi les grands seigneurs groupés autour de lui, nous distinguâmes vaguement des figures que nous avions vues dans les tableaux ou les histoires de France ! Enfin, derrière la balustrade, le lit de parade que les gardiens nous avaient montré en de précédentes visites au pa-

lais de Versailles, le lit du roi était défait, et des valets de chambre s'occupaient à le refaire.

— Le lit du roi défait ! murmurait le gardien ; que va dire M. le conservateur ! Je vais perdre ma place !

— Oh ! fit tout bas l'un de nous en montrant une des personnes qui refaisaient la couverture du monarque, voilà Molière !

En effet, c'était Molière, il n'y avait pas à douter, il ressemblait à ses portraits bien connus.

— Oui, nous dit un monsieur en rejetant en arrière les boucles de sa perruque, le sieur Poquelin de Molière est valet de chambre de service... Ce Poquelin ne manque vraiment pas de talent pour la farce et la comédie, et Sa Majesté lui fait l'honneur de se divertir quelquefois à ses pièces... Hum ! c'est bien de l'indulgence, le maraud est quelquefois peu respectueux !..

Cependant Sa Majesté s'était assise avec deux ou trois personnages à une table somptueusement servie devant la grande fenêtre ; les autres assistants faisaient le cercle et regardaient avec respect l'auguste monarque donner les preuves d'un royal appétit.

— Sa Majesté a daigné faire manger avec elle M. Colbert, son ministre, et le maréchal de Turenne, me dit l'obéissant seigneur qui venait de nous parler de Molière... Sa Majesté témoigne au maréchal sa satisfaction pour sa dernière campagne...

Colbert ! Le grand Turenne ! En effet maintenant nous reconnaissons le visage sévère du ministre et la bonne figure martiale du maréchal... Ce n'était pas une illusion de nos yeux, le grand Turenne, le vainqueur de tant de batailles, était devant nous en chair et en os. Notre grand personnage à perruque se méprit sur notre étonnement et reprit à mi-voix :

— Je vois que vous venez à la cour pour la première fois, dit-il ; votre costume très laid d'ailleurs m'est inconnu, et vous êtes débarqué sans doute par la coche de quelque province lointaine... Je suis chambellan de Sa Majesté et je puis vous donner toutes les lumières que vous désirerez sur les hommes et les usages de Versailles...

— Mille remerciements, dis-je au chambellan, je n'ose abuser... ; il me semble reconnaître maintenant presque toutes les figures de l'illustre assemblée, ainsi ce seigneur à la mine si fière c'est...

— C'est le Grand Condé ! dit le chambellan, il cause avec le marquis de Louvois et M. de Vauban, grand maître des fortifications du royaume... à côté, voici M. de Tourville, amiral des vaisseaux du roi, M. de Vivonne, général des galères, et M. Duquesne...

Jean Bart venait de se joindre au groupe, le chambellan n'eut pas besoin de nous le nommer. Arrivés au comble de la stupéfaction, nous ne pouvions plus dire un mot, et le chambellan continuait à faire défiler les grands noms du grand siècle.

Je cherchais Célestin Marjole, il nous avait donné rendez-vous, il devait être là. Tout à coup derrière un groupe, dans le fond de la salle, nous l'aperçûmes. Il n'avait pas de perruque comme les autres, ni d'épée, ni de dentelles, il était en habit noir moderne, avec une cravate blanche et un claqué sous le bras. L'air très respectueux d'ailleurs.

— Cet homme là-bas, dit le chambellan qui avait suivi nos regards, n'est-il pas de votre province ? Son costume a quelque ressemblance avec le vôtre. C'est un savant, nommé Marjole, qui a obtenu une audience pour parler à Sa Majesté de quelques nouveautés et inventions merveilleuses, à ce qu'il dit, mais que l'apothicaire de Sa Majesté, très expert en toutes sciences, traitait tout à l'heure devant moi de billevesées et de sornettes dangereuses pour la santé...

CHAPITRE II

RENCONTRE INOPINÉE DE LIGNARDS ET DE GARDES
DU CORPS.

Louis XIV venait d'achever son déjeuner, et pliait sa serviette. MM. Colbert et Turenne se levaient déjà. Louis, debout, promena sur la foule des courtisans le regard clair et tranquille du maître. Les courtisans s'inclinaient, chacun espérant la faveur d'un mot particulier, mais Louis semblait chercher quelqu'un. Nous autres gens du XIX^e siècle finissant, si peu à notre place chez le Grand Roi, nous nous dissimulions de notre mieux. Le regard de Louis tomba cependant sur nous et manifesta quelque étonnement que la majesté royale réprima bien vite.

Colbert avait fait un signe, et aussitôt le cercle brillant des grands seigneurs s'écarta pour laisser passer notre ami Célestin Marjolet, l'air grave, mais très à l'aise. Sans dire un mot, il s'arrêta et resta incliné devant le roi.

— Sire, disait Colbert, le sieur Marjolet a sollicité l'honneur d'entretenir Votre Majesté de certaines découvertes et inventions nouvelles, tant de lui que d'autres savants ses confrères, et destinées, suivant lui, à changer véritablement la face du monde...

L'auguste sourcil de Louis se fronça.

— Le msde n'est-il pas bien comme il est? dit-il.

— A transformer les habitudes, améliorer les conditions générales de la vie, fit Célestin Marjolet.

— Le tout pour le plus grand progrès des peuples et le bien du service de Votre Majesté, se hâta de dire Colbert. M. Marjolet m'a exposé certaines de ses nouveautés, et j'ai pensé qu'il était de mon devoir de ministre du roi d'examiner, non sans réserve certainement, mais avec le plus grand soin, les singulières assertions de cet homme de science...

Sur un geste du roi, Célestin avait pris la parole, nous n'entendions plus très clairement, le cercle des courtisans s'était resserré autour du groupe royal, et nous autres gens de peu, n'osant trop mêler nos simples vestons aux pourpoints brodés de tous ces illustres seigneurs, nous restions discrètement au dernier rang.

D'ailleurs, nous étions plongés dans une telle stupéfaction qu'il nous restait à peine la force de nous pincer mutuellement pour nous assurer que nous ne rêvions pas. L'un de nous pinça même si fort qu'il y eut un petit cri dans notre groupe, ce qui fit lever sur nous l'œil sévère du grand chambellan. Insensiblement nous gagnâmes la porte pour être prêts à nous esquiver si nous venions encore à manquer à l'étiquette.

Célestin parlait toujours, répondant à des questions de Colbert, nous entendions aussi la voix du roi qui semblait donner des ordres. Mais un bruit de pas lourds dans l'antichambre, accompagné d'un cliquetis d'armes, fit retourner toutes les têtes; des chambellans s'élançèrent vers la porte que nous franchîmes avec eux.

— Continuez, disait l'organe impératif de Louis à notre ami Célestin Marjolet.

Que vîmes-nous dans l'antichambre! Quatre pioupious excessivement modernes en pantalons rouges, commandés par un caporal et guidés par le gardien du château, parlant avec d'autres soldats portant un uniforme du XVII^e siècle, le justaucorps jaune et les chausseries bleues des gardes du corps de Louis le Grand. Lignards et gardes du corps, aussi étonnés les uns que les autres, se considéraient avec stupéfaction, les regards des lignards allant aux épées des gardes du corps, aux bandoulières brodées soutenant les étuis à cartouches, la poire à poudre et le pulvériser, aux cravates de dentelles et aux manchettes, les yeux des gardes du corps attachés aux fusils Lebel, aux cartouchières et aux sabres-baïonnettes. Inutile de dire qu'à la vue des

souliers godillots et des tunièques en gros drap, les fringants gardes du corps n'avaient pu cacher une moue expressive. Le gardien et le suisse à la hallebarde, personnage important, s'interpellaient avec colère, il était visible que les choses allaient se gâter.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous faites ici dans mon musée? dit le gardien, et d'où sortez-vous?

Le suisse roulait de gros yeux, l'audace de cet homme qui osait élever la voix dans l'antichambre du Grand Roi le confondait.

— Maraud! s'écria-t-il. Manant! Marouffe! Vous voulez goûter de la Bastille, à ce qu'il paraît? Cela ne tardera guère! Messieurs les gardes du corps, emmenez cet homme, je vous prie!

— Fourrez-moi celui-ci au poste! dit le gardien en montrant le suisse au caporal en pantalon rouge.

Qu'allait-il advenir? Les lignards s'avançaient et de leur côté les gardes du corps allaient mettre la main au collet du gardien. Mais quelques seigneurs appelés par le bruit parurent en ce moment, parmi lesquels M. de Turenne lui-même, qui d'un seul regard fit faire silence à tous.

— Monsieur le maréchal, dit le suisse, c'est ce maraud...

Au mot *maréchal* les fantassins s'étaient brusquement rangés en ligne et placés au port d'armes. Le caporal effaré devint rouge comme son pantalon. Cependant M. de Turenne regardait avec un étonnement visible ces uniformes et ces armes qu'il ne connaissait pas.

— Qu'est-ce? fit-il en se retournant vers un jeune gentilhomme à tournure militaire qui l'accompagnait, on a donc changé l'habit des troupes pendant notre campagne?

— Pas que je sache, monsieur le maréchal! répondit le gentilhomme.

— D'où êtes-vous, jeune homme? demanda le maréchal au caporal.

— Je suis de Noyon, mon maréchal, balbutia le caporal en faisant le salut militaire.

— Régiment de Picardie, alors? Ce nouvel uniforme manque un peu d'élégance, mais il est très militaire et me paraît commode. Et ce mousquet! Voyons donc ce mousquet?

— C'est pas un mousquet, mon maréchal, c'est un Lebel...

M. de Turenne prit le fusil et tenta de faire jouer la batterie; pour le coup sa figure exprima une profonde stupéfaction...

— Quel changement pendant notre campagne! fit-il, je ne connais pas ce mécanisme, c'est sans doute un mousquet à l'essai.

— Adopté, mon maréchal, à répétition, quinze balles à la minute...

Le maréchal n'en demanda pas davantage, il rentra précipitamment dans la chambre royale, lorsque le gardien revenant à son idée éleva encore la voix:

— Caporal, je ne connais que la consigne, vous allez m'emballer ce...

Le maréchal, se retournant, fit un signe aux soldats.

Le caporal mit la main au collet du gardien.

— La consigne, c'est le maréchal! s'écria le lignard, vous faites trop le main, à la fin, vous qui venez nous chercher pour des bêtises intempestives, même que le maréchal aurait pu nous faire mettre au clou... C'est vous que je vas emballer, allons, houst, mon bonhomme!

Et le pauvre gardien placé entre quatre hommes s'en alla tout penaud, pendant que les gardes du corps s'installaient sur les banquettes au fond de l'antichambre et que le suisse triomphant reprenait sa hallebarde avec dignité.

La porte de la chambre s'ouvrit toute grande, nous entendîmes la voix d'un chambellan qui réclamait les carrosses du roi.

Louis XIV allait sortir, nous nous regardâmes. Où étaient-ils les carrosses du Grand Roi ? à Trianon ou à Cluny ? Nulle part peut-être ! Mais Célestin Marjolet parla.

— Sire, dit-il, je demanderai à Votre Majesté de vouloir bien s'accommoder d'un genre de locomotion tout nouveau, qui la surprendra sans doute, mais dont elle approuvera les avantages...

Nous n'entendîmes pas tout ce qu'il ajouta, un léger brouhaha s'étant élevé ; on discutait, je reconnus la voix de M. Colbert et celle de M. de Turenne. Enfin le roi consentit à acquiescer à la demande de notre ami, et il nous parut que la cour allait se diriger sur Paris.

Mon Dieu, quel genre de locomotion l'audacieux Célestin Marjolet allait-il offrir à tous ces nobles personnages ? Comptait-il donc faire monter le Grand Roi en tramway ?...

CHAPITRE III

OU L'ON VOIT MADAME DE SÉVIGNÉ MONTER EN TRICYCLE

Nous fûmes bientôt fixés. Voyant tous les courtisans se préparer au départ, nous descendîmes rapidement l'escalier pour être avant eux au bas des degrés de la cour de Marbre.

Il y avait, rangés devant la colonnade, une dizaine de tricycles et quatre immenses omnibus de l'agence Cook.

Des tricycles ! des omnibus ! que diraient les courtisans de Louis ? Et les augustes sourcils ne se fronceraient-ils pas d'eux-mêmes ?

Célestin, le claqua à la main, descendait devant le roi ; quelques dames s'étaient jointes au cortège, les dames de la cour du Grand Roi devant nos yeux ébahis, des princesses et des duchesses qui semblaient descendues des abîmes de Lebrun !

Nous reconnûmes parfaitement parmi ces dames l'épistolière du grand siècle, Mme de Sévigné. Elle semblait encore plus étonnée que nous, elle nous regarda en passant, tourna autour de nous en entraînant quelques dames, et nous croyant étrangers à cause de notre costume fit à demi-voix sur notre tournure des observations malignes que je ne répéterai pas.

Cependant le roi et la cour considéraient attentivement les tricycles.

— Ais-je attendre ? fit sévèrement le roi, ces voitures ne sont pas attelées.

— Vous prétendez avoir tout préparé, dit Colbert à Célestin Marjolet, où sont les chevaux, monsieur ?

— Il n'y a pas de chevaux, dit Marjolet, c'est le voyageur qui fait marcher le véhicule par le mouvement des pédales, ... c'est la voiture de l'avenir, elle supprime les écuries coûteuses, elle a pour avantages, légèreté, rapidité, économie...

— Economie ! fit Colbert intéressé.

— Avez-vous pu songer, monsieur, déclara le roi, à me faire voyager en cet équipage, pour que je sois à la fois mon propre cocher et mon propre cheval ?

Les courtisans firent entendre un murmure désapprouvateur, on regarda sévèrement l'audacieux et irrespectueux savant.

— Non, sire, s'écria Marjolet, ces véhicules sont pour les personnes de la cour qui désireraient en faire l'essai, j'ai des voitures pour Votre Majesté.

Mais personne ne semblant se soucier d'essayer d'un genre de locomotion si nouveau, il fallut que Célestin donnât l'exemple et fit marcher un tricycle pour déterminer quelques personnes à l'imiter. Le Grand Roi s'était arrêté, souriant : ce sourire décida d'autres courtisans, et quelques dames se joignirent à eux sur les tricycles à plusieurs places.

— Mon Dieu, dit Mme de Sévigné en montant en croupe d'un noble duc, cette invention me paraît délicieuse, j'en veux essayer pour en parler à Mme de Grignan.

Colbert arrêta M. de Turenne par le bras devant un très gros seigneur qui s'était juché tout soufflant sur un tricycle et s'exténuait à le faire manœuvrer pour faire sa cour au monarque.

— Voyez donc, monsieur le maréchal, dit Colbert, ne pourrait-on monter ainsi nos régiments de cavalerie, nos cheval-légers du moins ? quelle économie sur les fourrages !

Le grand Turenne éclata de rire.

— Si c'est là, dit-il, tout ce que votre savant veut nous montrer, il me paraît abuser des instants du roi !

Cependant le roi et toute la cour achevaient de s'installer dans les omnibus. On était un peu serré. Personne n'osait se plaindre, mais on regrettait les carrosses. Deux hommes seulement se montrèrent tout à fait offusqués. C'étaient le peintre Lebrun et l'architecte Mansard, montés avec quelques gens de lettres et seigneurs de moindre importance dans le dernier omnibus.

— Ces carrosses sont d'un style bien pauvre, gémissait Lebrun, ils ne sont même pas dorés !

— Par exemple ! on a apporté sans me consulter quelques changements à mon palais de Versailles, disait l'architecte, je suis donc disgracié ?

Les amis de Célestin Marjolet s'étaient empilés dans ce dernier omnibus. Nous avions à côté de nous Boileau qui nous citait constamment des vers, Molière le grand comique, d'humeur assez lugubre ce jour-là, Racine, La Fontaine le fabuliste, homme très distrait venu à la cour pour réclamer une place à la surintendance de Champagne qu'on lui avait retirée parce qu'il oubliait depuis dix ans d'aller la remplir ; enfin un monsieur qu'on nous dit être le célèbre Vatel, le cuisinier du prince de Condé, appelé par son maître pour les préparatifs d'un festin solennel offert au Grand Roi.

Le cortège s'ébranlait. Les tricycles partirent en avant et attendirent les omnibus devant la statue équestre du roi. Louis fit arrêter ici les voitures et interpella Mansard en lui montrant les statues. Il paraissait satisfait de la statue équestre, une surprise qu'on avait voulu lui faire, une flatterie délicate ; mais que signifiaient toutes ces autres statues autour de la cour ?

— Bâyard, Duguesclin, Sully, fort bien ! Vous vous y êtes fait mettre aussi, Colbert..., hum ! Mais ceux-ci : Masséna, Jourdan, Lannes, Mortier ? Que diable sont ceux-là ?

Mansard descendu de voiture resta incliné devant l'omnibus royal sans trouver une réponse.

— Des généraux, sire, évidemment, répondit Turenne, mais je ne les connais pas plus que Votre Majesté !

— Vous êtes-vous permis, s'écria le roi en se tournant vers Louvois, d'envoyer de votre chef des généraux aux armées, des généraux que je ne connais pas ? Monsieur Mansard, vous me préparerez un rapport sur les changements apportés à mon château de Versailles, et vous, monsieur de Louvois, vous m'éclairerez ce soir en conseil sur les états de service de ces généraux sortis de je ne sais où !

Le cortège se remit en marche. Comme il passait la grille du château, les trompettes se firent entendre, et un escadron du 8^{me} cuirassiers, après un salut du sabre, se mit à galoper à la suite du dernier omnibus.

Louis XIV eut encore une surprise en regardant les cuirassiers, nous le vîmes se pencher vers M. de Turenne aussi étonné que lui.

L'arrivée de ces cuirassiers pour escorter le Grand Roi nous surprenait aussi ; mais voici ce qui s'était passé.

Le gardien emmené au poste sur l'ordre de M. de Turenne avait pu prévenir le conservateur du château qui s'était hâté de télégraphier l'événement incompréhensible à Paris. On juge de la surprise du gouvernement. Louis

XIV ressuscité ! Louis XIV reprenant possession de son château de Versailles et se préparant à faire visite à Paris ! Certes, l'Exposition universelle avait attiré bien des souverains étrangers et des plus étranges, d'augustes personnages d'Asie, d'Amérique et d'Océanie, on attendait d'autres monarques, grands chefs ou caciques, mais aucune visite n'était plus stupéfiante, plus embarrassante et plus inattendue. Bien vite, sur un ordre télégraphique, les cuirassiers de Versailles étaient montés à cheval pour servir d'escorte au Grand Roi.

Que d'étonnements pour le Grand Roi sur la route ! Au commencement, le sentiment de sa dignité l'empêcha de manifester sa surprise toujours croissante autrement que par les frémissements de ses sourcils et de sa perruque ; mais à la fin, il n'y tint plus, et fit monter à côté de lui Célestin Marjolet, le seul homme qui pût le renseigner sur les prodigieux changements qu'il constatait partout. Cette infraction à l'étiquette faillit faire tomber en pâmoison le marquis de Dangeau qui se trouvait là ; mais cette grande faveur fit hausser considérablement mon ami dans l'estime des courtisans. Il y eut même un certain marquis à côté de nous qui, se confondant en grands saluts et en signes d'intimité du côté de Célestin, nous déclara le connaître depuis très longtemps et le tenir en haute estime.

Le cortège rencontra de nombreux promeneurs, une musique militaire, deux collègues en sortie, quatre noces et douze omnibus d'excursionnistes anglais. On se regardait avec ébahissement des deux côtés. Les dames de la cour détaillaient les toilettes, et nous posaient des questions lorsque les omnibus modéraient un peu leur allure pour permettre au roi de mieux voir quelque objet intéressant.

— Mais c'est donc un changement survenu sur un coup de baguette magique ? disait Mme de Sévigné ; la mode est bouleversée depuis hier ? Les Parisiennes vont nous prendre pour des gens du Monomotapa ! Plus de paniers ! plus de coiffures à la Fontanges ! Voici là-bas des dames qui sont certainement des femmes de qualité, et elles n'ont pas le moindre page pour porter leurs traînes !

— Quelles étranges constructions, disait de son côté le roi en montrant au loin des cheminées d'usines, quelles sont ces tours légères que je n'avais pas encore remarquées ? On dirait des minarets de mosquées, je n'aime pas beaucoup cette architecture... Et ceci, ces bizarres coupoles noires ?

Cette fois Louis montrait les réservoirs d'une usine à gaz ; de la réponse de Célestin Marjolet le roi ne saisit d'abord que le mot gaz, et s'exclama :

— Ceci, une fabrique de gaz, du linon léger dans ces malpropres bâtiments !

Célestin Marjolet n'eut pas le temps d'expliquer la méprise. Un violent coup de sifflet fit lever toutes les têtes. C'était le chemin de fer, un train de la ligne de Montparnasse qui s'avancait bruyamment et longeant la route. Les jets de vapeur, le formidable halètement de la machine, et la longue file de wagons roulant avec un tapage infernal mirent subitement le cortège royal en un désarroi complet. Louis XIV était devenu pâle. M. Colbert était vert. Turenne s'élança, arracha au cocher les rênes des chevaux pour faire reculer l'omnibus, et Jean Bart bondit à terre. Quant aux dames, elle s'évanouirent toutes et quelques hommes avec elles.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria Louis quand le train eut disparu comme un éclair, quelle est cette apparition démoniaque ? il y a des gens dans ces voitures infernales !

— Ne serait-ce point, balbutia un courtisan, certaine invention de Blaise Pascal dont on a parlé naguère, un véhicule nommé, je crois, la brouette ? On n'en a fait le plus grand éloge...

Célestin répondit gravement que ce qu'on venait de voir ce n'était pas la brouette, mais bien le chemin de fer.

Louis XIV lui fit répéter ce mot. Pour se faire mieux comprendre, Célestin montra les rails des tramways de la route. Colbert se frappa le front.

Comme c'était simple ! Comment n'avait-on pas pensé à cela plus tôt ? Colbert se retourna brusquement vers un secrétaire d'Etat qui se trouvait derrière lui muni du portefeuille, et crayonna rapidement quelques mots sur un papier :

Faire rapport au roi sur les avantages qu'il y aurait pour le service de Sa Majesté et pour les sujets du roi d'établir des lignes de fer sur toutes les routes du royaume.

— Des rails ne suffisent pas, il y a encore autre chose, reprit Célestin, il y a la vapeur...

— Qu'est-ce ? la fumée ? le brouillard du matin ?

— Non, sire, la vapeur produite par l'ébullition...

Célestin Marjolet allait se lancer dans une explication un peu difficile à faire saisir du premier coup à des cerveaux non préparés, lorsque les voitures étant arrivées sur les hauteurs de Sèvres, Paris apparut tout à coup, immense, formidable agglomération de maisons, traversé par le ruban brillant et moiré de son fleuve, avec ses monuments, ses clochers, et sur un point l'accumulation de dômes, de flèches, de pointes au pied de la transparente tour Eiffel. Cette vue arracha un cri à toute la cour, Louis se dressa sur la banquette, ses yeux firent rapidement le tour de l'horizon, puis se fixèrent sur le point dont la tour formait le centre, et ses sourcils se froncèrent.

— C'est Paris et ce n'est pas Paris ! Voilà deux mois à peine que je n'ai vu ma capitale. Que signifient ces changements survenus en un si court espace de temps... Et sans mon ordre ?

Il se tournait vers Colbert trop surpris pour trouver une réponse.

— Voilà donc, monsieur Colbert, où passe l'argent de mes coffres ! Quand je réclame quelque misérable million, on me dit que l'impôt ne rentre pas, que la gabelle ne produit rien, que l'argent manque, et l'on construit sans mon ordre des bâtiments, des monuments de pur apparat comme cette tour...

— Eiffel ! la tour Eiffel ! dit Célestin.

— Comme cette tour Eiffel dont nous voyons l'immense échafaudage... M'a-t-on soumis les plans de cette construction ? Et ceux de tous ces édifices nouveaux pour lesquels on a démolé une foule d'autres monuments, car il manque considérablement de monuments à ma capitale ! qui a ordonné ces changements... qui s'est permis de toucher à ma capitale ? qui s'est permis de la transformer sans mon assentiment préalable... sans ordres !... Je déclare, messieurs, que je le ferai pendre impitoyablement !

CHAPITRE IV

NOUVEAUX ÉTONNEMENTS DE LA COUR ET DU ROI

Pendant tout le trajet du bois de Boulogne, le roi ne décoléra pas, il énumérait les monuments bien connus dont il avait pu constater la disparition ; il n'adressa la parole à Colbert que pour lui ordonner d'envoyer par exprès, dès l'arrivée à Paris, l'ordre au gouverneur de la Bastille de préparer des cachots pour un certain nombre de criminels.

Le pont-viaduc du Point-du-Jour entrevu au passage avec deux trains se croisant raviva l'émotion éprouvée à Sèvres. Louis s'adoucit un peu.

— Voilà quelque chose de bien, mais pourquoi ne m'en a-t-on point parlé, et comment a-t-on osé transformer ainsi mon royaume sans me soumettre préalablement les projets ?...

Dans les autres voitures, les gens moins contenus par

l'étiquette poussaient à chaque instant des cris de stupéfaction. Que de choses nouvelles ! Quelques personnages semblaient en proie à de vives inquiétudes.

M. Boileau considérait avec étonnement son village d'Auteuil. Plus de village, une ville, plus de murailleurs, plus de vignobles, plus de petites maisons...

— Où est mon ermitage ? disait-il à Molière, et ma charnille et le jardin où nous jouons si agréablement aux quilles ?

— J'ai beau écarquiller les yeux, disait l'un, je ne vois plus mon petit château du bois de Boulogne, et vous, marquis, vous semblez tourmenté...

— Vous cherchez votre château, moi je cherche en vain certain couvent de Passy où ma femme est allée passer une quinzaine auprès de sa tante l'abbesse ! Le couvent s'est donc envolé ? et ma tante l'abbesse avec et la marquise ma femme également ?

Les voitures s'arrêtant brusquement au pont d'Iéna interrompirent les lamentations des courtisans inquiets. La cour mit pied à terre : un à un les tricycles arrivèrent aussi, éprouvés par quelques accidents. Deux tricycles avaient versé dans les fossés de la route, un autre avait accroché un vélocipédiste anglais qui s'était mis à boxer. Un des seigneurs manquait ; à la suite d'une altercation à la barrière avec les employés de l'octroi, les sergents de ville, menacés du chevalier du guet et du lieutenant de police, l'avaient conduit au poste.

Louis XIV, reçu à l'entrée du pont par les autorités de l'Exposition qu'un télégramme avait prévenues, passa majestueusement la Seine sans prononcer un mot. Il aurait eu trop à dire, il se contentait d'examiner, et se promettait de tout voir avant de demander une explication sérieuse à ses ministres et des comptes pour les énormes dépenses engagées sans son autorisation.

Arrivé sous la tour Eiffel, le Grand Roi s'arrêta, et toute la cour se rangea en demi-cercle derrière lui ; les dames jouaient de l'éventail, les grands seigneurs, le chapeau à plumes sous le bras, une main sur l'épée, chiffonnant de l'autre leurs dentelles, attendaient respectueusement les paroles du monarque.

— Mais enfin, s'écria le roi en désignant la tour avec sa canne, ce n'est encore qu'un échafaudage. Quel bâtiment allez-vous me construire avec cette immense charpente ? A-t-on l'intention d'atteindre la lune avant de commencer la maçonnerie ? Est-ce vous, Mansard, qui avez donné le plan ?

— Non, sire, répondit Mansard, et je me demande comment on a osé sans m'en parler...

— Sire, j'en demande pardon à Votre Majesté, ce n'est pas un échafaudage, dit Célestin en s'inclinant profondément, c'est un monument entièrement terminé...

— Terminé ! s'écria Louis XIV, tour ou palais, ce monument avec toute sa construction à ciel ouvert n'a rien de logeable, ce n'est pas un palais, ce n'est pas une tour...

— Si c'est une tour, je ne vois pas que cette tour puisse servir comme fortification, fit observer Vauban que Turenne approuva.

Louis XIV ayant exprimé son mécontentement se dirigea vers l'entrée, au pilier n° 1, et toute la cour suivit. La foule des visiteurs ordinaires de l'Exposition, à la nouvelle de l'arrivée du Grand Roi, accourait vers la tour en masses profondes que les sergents de ville avaient peine à contenir.

Il y a un roi à l'Exposition ! Mais quel roi ? Personne ne savait au juste. Il s'appelle Louis XIV, mais Louis XIV de quoi ? De quelle contrée lointaine vient-il ? d'Europe, d'Asie ou d'Amérique ?

— Maudit, s'écria tout à coup un enfant à la vue du Grand Roi, c'est notre Louis XIV à nous, je le reconnais, je l'ai vu dans mon histoire de France !

En ce moment des crieurs de journaux arrivèrent tout essouffés avec des paquets de gazettes sur les bras.

— Demandez *la Liberté*, journal du soir !... *l'Intransigeant*, troisième édition ; demandez *la Concarde* ! dernières nouvelles ! le retour de Louis XIV à Versailles. Demandez tous les détails de l'événement !...

— Cette population est bien effrontée, fit Turenne, on aurait dû avoir une ou deux compagnies de gardes françaises pour la maintenir au large !...

Le roi passa par les guichets de la tour et s'arrêta devant l'ascenseur.

— Sire, c'est le chemin, dit Célestin Marjolet en montrant l'ascenseur.

Il essaya d'en expliquer le mécanisme et décrivit l'appareil en tous ses détails. Quand il crut que l'on deva t avoir compris, il ouvrit la porte et s'effaça respectueusement.

— Montez ! dit le roi en faisant passer le marquis de Balantin et le seigneur de Cabiol, duc à brevet.

Les deux courtisans s'empressèrent. Sur un signe du roi, l'ascenseur s'ébranla tout à coup et les emporta dans les airs.

— Ventrebleu ! Palsambleu ! Harnibleu ! arrêtez ! criaient les deux courtisans effarés.

Mais cris et protestations furent inutiles. Le roi les regardait tranquillement monter et se perdre dans l'ossature de la tour. Comme Célestin lui parlait de prendre le même chemin pour monter aux plate-formes supérieures, Louis hochu la tête et déclara qu'il refusait de compromettre la dignité royale dans toutes ces machines.

— Le grand Roi

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage,

murmura Boileau à l'oreille de Molière.

On se dirigea vers le pilier réservé aux petits escaliers. Comme nous y arrivions, il se fit un mouvement dans la foule. Une douzaine de photographes accourus braquaient leurs objections sur Louis XIV qui s'avavançait avec une lenteur majestueuse. A la vue de ces instruments inconnus en batterie sur lui, le roi s'arrêta, quelques seigneurs se précipitèrent et chargèrent à coups de canne les pauvres photographes qu'on eut beaucoup de peine à tirer de leurs mains.

— Un attentat ! s'écria Colbert, qu'on traîne ces criminels au Grand-Châtelet et qu'on instruisse leur procès.

Célestin tenta d'expliquer au ministre que les photographes n'étaient pas des criminels et que les objectifs n'avaient rien de dangereux, qu'ils étaient chargés, c'est vrai, mais tout simplement de plaques sensibles pour faire le portrait du roi.

Faire le portrait du roi ! Le peintre Lebrun n'était-il pas là ?

Celui-ci s'indigna contre les prétentions des photographes et parla de les faire pendre. Pour calmer le ministre et le peintre, les sergents de ville engagèrent les délinquants à s'éclipser bien vite.

Le roi, un peu ému par l'événement, gravit les escaliers de la plate-forme où l'attendait une légère collation ; la cour, éprouvée par tant de surprises, avait besoin de reprendre des forces : quelques tranches de pâté, accompagnées de vins généreux, remirent en équilibre les esprits inquiets.

CHAPITRE V

LE GRAND ROI ET SES MINISTRES SE SERVENT DU TÉLÉPHONE POUR ENVOYER QUELQUES ORDRES EN RETARD.

Après une nouvelle collation et de nouveaux rafraichissements à la deuxième plate-forme, le roi et toute la cour venaient de s'attabler devant un repas plus sérieux au som-

met de la tour. On était reposé et restauré. On discutait maintenant sur tout ce qu'on avait vu.

On n'était pas au bout des surprises.

Le duc de Cabiol et le marquis de Balantin se levant de table déclarèrent que toutes ces nouveautés étaient des balivernes et des inventions saugrenues, lesquelles aux fond, quand on y réfléchissait, n'avait rien de surprenant. Ah ! ils en avaient vu bien d'autres, au temps de leur jeunesse sous Louis XIII. . . Ils déclaraient avoir compris tout de suite, deviné les mécanismes, des enfantillages, de purs enfantillages !

Comme ils s'approchaient tout en causant d'une table sur laquelle se trouvait rmi d'autres appareils, une petite boîte ne paraissant contenir que des bobines et des fils de métal, ils saisirent tous deux dédaigneusement ces fils. Quelles secousses et quelles grimaces ! Le duc et la marquis sautaient sur une jambe, puis sur l'autre, dansaient et poussaient des cris inarticulés. Les mèches de leurs perruques dressées sur leurs têtes avaient l'air de jeter des étincelles. La boîte ainsi imprudemment touchée par les deux courtisans était une boîte d'électricité.

Leurs voisins, s'étant empressés de se porter à leur secours, dansaient aussi ; les voisins des voisins, puis Colbert, puis le roi lui-même subirent les secousses électriques. Quand on se fut écarté de la dangereuse boîte, on se regarda dans une stupeur ahurie en rajustant les perruques. Quelques courtisans parlèrent de jeter Célestin Marjolet du haut de la tour.

— Sire, dit Célestin le moment d'émotion passé, ce n'est pas tout, nous avons encore à vous montrer bien d'autres petites balivernes ! comme disait M. de Balantin. Voici, entre autres appareils intéressants, le téléphone et le phonographe. . .

Ici tout le monde s'écarta.

— Ne craignez rien, messieurs, il n'y a pas de danger !

Célestin commença la démonstration des deux instruments, il fut aussi précis et aussi clair que possible, mais il s'aperçut bien vite que l'on ne comprenait pas et que l'on restait incrédule. On souriait. Le roi donnait des signes d'impatience.

— L'invention d'un savant américain, a-t-il dit ? fit un des seigneurs, mais en Amérique, il n'y a pas de savants que je sache, il n'y a que des sauvages. . .

— S'il est Américain, ajouta un autre, votre M. Edison est un sauvage habillé d'un jupon de plumes avec d'autres plumes en diadème sur la tête, . . . il n'a pu étudier dans le désert que la chasse au castor et au buffle ! . . .

M. Colbert fit un geste pour arrêter les moqueries.

— Ne faites pas perdre de temps à Sa Majesté, dit-il à Célestin, on ne peut, à moins de sorcellerie, et la sorcellerie est dangereuse, monsieur, songer à correspondre par la parole de Paris à Marseille ou à Lille . . .

Pour toute réponse, Célestin fit agir la sonnerie d'un téléphone et parla dans l'appareil.

— Allo ! allo ! mettez-moi en communication avec Bruxelles !

La sonnerie de réponse tinta bientôt.

— Veuillez écouter, monsieur le ministre, dit-il à Colbert en le priant d'approcher de l'appareil.

Colbert écouta un instant, puis rejeta bien vite le récepteur.

— Qu'est-ce que cela ? fit-il d'un air inquiet.

— Cette petite voix suffisante, c'est la voix d'un employé de l'administration des téléphones belges, je vais le prier de me mettre en communication avec une personne que je connais à Bruxelles, je parlerai à cette personne, cette personne me répondra et vous entendrez ses réponses ! . . . Écoutez ! Allo ! allo ! mettez-moi en communication avec M. Van Klack, place Sainte-Gudule, 55. Allo ! allo ! Etes-

vous là, monsieur Van Klack ? Oui, bien ! Comment vous portez-vous, monsieur Van Klack ?

Célestin passa le récepteur à Colbert.

— Veuillez écouter, monsieur le ministre.

Colbert approcha le récepteur de son oreille, la surprise se peignit aussitôt sur son visage, il entendit une petite voix qui disait :

— Bonjour, monsieur Marjolet, la santé est bonne, sauf que M^{me} Van Klack souffre de ses rhumatismes et que je voudrais rentrer dans les 10,000 francs que je vous ai prêtés il y a dix-huit mois, savez-vous ! Quand me rendrez-vous ces 10,000 francs, monsieur Marjolet ?

— Vous êtes sorcier . . . ou ventriloque ! s'écria Colbert.

— Ni l'un, ni l'autre !

— Alors ! si votre invention est réelle, qu'elle soit de vous ou d'un autre. Sa Majesté, pour vous récompenser, payera les 10,000 francs que vous devez à M. Van Klack. . . Sa Majesté fera examiner le téléphone par quelques savants de son Académie . . .

Célestin dut recommencer ses explications.

— Alors, fit Turenne, Sa Majesté pourrait correspondre par ce moyen avec ses gouverneurs de province, ses généraux d'armée, . . . donner même des ordres aux gouverneurs des places assiégées ; . . . j'allais envoyer par un de mes officiers l'ordre à l'un de mes détachements qui se trouve à Birkenstein sur le Rhin d'avancer à quelques lieues pour s'établir en position plus forte, je vais lui donner mes instructions moi-même . . .

— Inutile, monsieur le maréchal ! . . . votre détachement a quitté Birkenstein.

— Infanterie et cavalerie ?

— Oui, monsieur le maréchal, depuis deux cent quinze ans, ajouta-t-il tout bas.

— Permettez, dit Colbert, le gouverneur de Tournai a dû, suivant les instructions de Sa Majesté, envoyer dans la nuit d'avant-hier un parti de 500 chevaux surprendre à quelque huit lieues de là un poste du prince d'Orange gênant pour nos opérations ultérieures ; . . . demandez au gouverneur si l'expédition a réussi. Autre chose, ordre au gouverneur de Hardenberg de tenir malgré la famine, . . . le roi va lui envoyer un secours par mer, que la garnison mange en attendant ses chevaux, sa paille et ses bottes, s'il le faut . . .

Célestin allait répondre à tout hasard que le poste hollandais était enlevé et que depuis deux cent quinze ans le gouverneur de Hardenberg devait avoir fini de manger ses bottes, mais Colbert ayant été appelé près de Louis, d'autres seigneurs s'approchèrent du téléphone.

— Merveilleuse invention, monsieur, miraculeuse preuve du génie de l'homme, dit l'un d'eux avec une exquise politesse, quel progrès ! ainsi cela permet de correspondre avec Marseille ?

— Oui, monsieur, répondit Célestin.

— Ah ! dit un autre courtisan, voici M. le gouverneur de la Provence qui a quelque affaire pressée à régler en son gouvernement . . .

— Oui, fit l'autre, une toute petite affaire J'ai expédié hier, par un courrier qui n'arrivera que dans huit jours, l'ordre d'élargir certains individus retenus dans les cachots pour désordres graves et refus d'impôts ; . . . j'ai réfléchi, la nuit porte conseil, . . . qu'on les pendre !

— Trop tard, monseigneur, ils sont élargis, répondit Célestin.

— Mon secrétaire aurait-il fait partir mes ordres par votre téléphone ? C'est fâcheux ! fâcheux ! et je vais ce soir lui laver la tête ! Je suis fort contrarié, je vais le casser aux gages, morbleu !

Célestin, s'inclinant profondément devant le roi, demanda la permission de montrer la seconde invention du sauvage américain Edison. Il avait là quelques-uns

des phonographes, récemment perfectionnés ; il pria M. Lullu de chanter un air devant un des appareils, M. Molière de réciter une tirade, et M. Boileau de dire quelques vers... Le phonographe, à la profonde stupéfaction de tous, répéta l'air de Lullu, la tirade de Molière et les vers de Boileau, avec la voix et l'accent de chacun et jusqu'à des in-erruptions et des fragments de conservation enregistrés avec conscience par l'appareil. La cour parut fortement intéressée, le phonographe avait plus de succès que le téléphone ; pas moyen de se montrer incrédule, il fallait se rendre et convenir qu'il ne pouvait y avoir de supercherie et que nul ventriloque ne serait capable d'imiter ainsi les voix. Célestin fit passer plusieurs phonogrammes dans l'appareil, il fit entendre différents airs, enfin il alla jusqu'à laisser chanter un couplet de la *Marseillaise* par son audacieux phonographe ! La *Marseillaise* devant le Grand Roi ! Louis déclara que les paroles et la musique lui déplaisaient tout à fait, et s'opposa vivement à l'adoption de cette chanson comme chant national. Et il donna l'ordre à Racine et à Sully de refaire une *Marseillaise* plus convenable...

Célestin n'avait pas fini ; au grand étonnement de tous, le phonographe fit entendre tout à coup la voix du duc de Cabriol et du marquis de Balantin, les deux seigneurs à qui le roi avait fait essayer l'ascenseur de la tour. Les deux courtisans, sans se douter de leur imprudence, avaient parlé trop près de ce phonographe en attendant Sa Majesté en haut de la tour, et voici la conversation que l'instrument rapporta :

— Monsieur le marquis ?

— Monsieur le duc ?

— Ouf ! Que pensez-vous des exigences de Sa Majesté ? Nous faire monter dans cette boîte, c'est inouï !

— C'est décourageant ! je quitterais la cour sur l'heure si je ne craignais de perdre mes charges et emplois...

— Et moi donc, marquis ! Versailles devient impossible ! Le roi est grand en tout, même en ses défauts !

— Surout en ses défauts ! De ce côté-là le Grand Roi est vraiment immense !

— Dites colossal !!! tout est colossal chez Sa Majesté, orgueil, égoïsme, dureté.

— Et avarice donc ! hier encore il m'a refusé une bagatelle, une charge de trente mille livres de revenu à laquelle je prétends avoir des droits...

— Et moi...

On n'en entend pas davantage, le marquis de Balantin s'était précipité et couvrait l'appareil avec son chapeau, pendant que Louis XIV furieux ordonnait de faire conduire le duc et le marquis à la Bastille.

CHAPITRE VI

OU S. M. ENTREVUIT ENCORE BIEN DES CHOSES NOUVELLES.

Sur la proposition de Louvois, le roi déclara que le conseil n'ayant pu avoir lieu à Versailles ce jour-là, allait être tenu immédiatement avant la continuation de la promenade. De cette façon on utiliserait tout de suite ces étonnantes inventions, le téléphone et le phonographe, pour la transmission des ordres aux armées et aux provinces. Les courtisans qui n'étaient point admis au conseil se pressèrent sur les balcons en dehors ou redescendirent. Mme de Sévigné s'installa devant un phonographe pour causer à l'intention de sa fille Mme de Grignan :

— Ma chère Grignan,

— Je ne vous écrirai plus, vous ne m'adresserez plus de missives, vous resterez là-bas sous vos oliviers et je ne

— bougerai de Versailles, et cependant nous nous parlerons, nous causerons, nous bavarderons ; vous entendrez ma voix qui vous questionnera sur votre chère santé, ma fille, et j'entendrai la vôtre qui me répondra sur l'heure et non au bout de quinze jours. Cependant il n'y aura aucun maléfice dans l'affaire, et je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, je vous le donne en cent mille, vous ne devineriez jamais le mécanisme de la tant merveilleuse invention, ni moi non plus, d'ailleurs, qui ne suis point savante..."

Accoudé sur la balustrade, Molière réfléchissait et creusait l'idée d'une comédie sur les savants où les inventions nouvelles fourniraient matière à quelques scènes plaisantes. Vatel, le cuisinier du grand Condé, se lamentait de tout ce qu'il voyait.

— C'est extraordinaire, disait-il en regardant le fourmillement de la foule dans les jardins de l'Exposition et dans les grandes voies aux alentours, que de monde, que de gens, que de populaire ! Et les vivres pour nourrir tout cela ? Je ne trouverai plus rien aux Halles ; ils auront tout mangé, vous verrez que la marée manquera pour le grand festin de Monseigneur !...

Au bout d'une heure le conseil fut levé ; Colbert et Louvois expédièrent, par téléphone ou par télégraphe, des dépêches pour affaires pressées à des gouverneurs de province. Ce furent des préfets et des sous-préfets qui répondirent. Les ministres, ne comprenant rien aux réponses, déclarèrent que les inventions ne valaient rien et que le système des courriers à cheval était décidément supérieur à toutes les nouveautés. Le roi était mécontent quand il descendit de la tour, et parla sévèrement à Célestin. Celui-ci supporta philosophiquement la mauvaise humeur du roi, et conduisit la cour au Dôme central. On n'allait pas vite, il y avait bien des choses à voir sur la route, et le cortège s'arrêta souvent au milieu d'une bousculade terrible de curieux, qui dévisageaient le roi très irrespectueusement. En route une caravane d'Anglais à grandes lorgnettes se mit avec obstination à marcher à reculons devant le groupe royal en lorgnant et en prenant des notes sur les explications d'un guide. Le roi donna deux fois l'ordre d'appeler les archers du guet, et le guet n'arrivant pas, Sa Majesté se mit tout à fait en colère.

Des seigneurs qui s'étaient répandus dans l'Exposition pendant le conseil rejoignirent le cortège avec des nouvelles. M. de Louvois parcourut en marchant des journaux qu'on venait de lui apporter, et ne put s'empêcher de bondir d'étonnement à la lecture d'articles politiques véritablement incompréhensibles. Il y était question d'un tas de gens inconnus que l'on donnait pour les premiers de l'Etat, d'institutions absolument nouvelles, de délibérations subversives, d'élections, etc. Et tous ces inconnus se donnaient l'air d'être quelque chose dans le gouvernement ; du roi et des véritables ministres, pas un mot. Est-ce que les troubles de la Fronde recommenceraient ? Louvois se prononça d'envoyer tout ce monde coucher le soir même à la Bastille.

Racine, Boileau et quelques seigneurs qui s'en étaient allés visiter les galeries furent attirés par l'exposition des librairies ; en feuilletant des livres ils tombèrent de surprises en surprises. Les histoires de France étaient stupéfiantes ; au lieu de s'arrêter au temps présent, c'est-à-dire à Louis XIV, les auteurs continuaient et empiétaient sur l'avenir ! Et ces historiens, dans leurs appréciations sur le Grand Roi, montraient une hardiesse voisine de la sévérité ! Un conseiller du roi, scandalisé et indigné, saisit les livres et les rapporta aux ministres. M. Colbert, mis au courant, le chargea d'instruire immédiatement le procès des historiens et de leurs libraires, dont le sort serait vivement réglé.

(A continuer.)

ORIGINAUX ET DÉTRAQUÉS

TYPES QUEBECQUOIS

ONFILLE — GRELOT — DRAPEAU — CHOUINARD —
COTTON — DUPIL — GROSPERRIN — CARDINAL
— MARCEL AUBIN — DOMINIQUE —
BURNS — GEORGE LÉVESQUE.

XII

GEORGE LEVESQUE

— Baguette !

— L'eau z'est claire à ce matin... t'entends bien, écoute, mon ami!... ma foi de gueux, que c'est un vrai philomène. On dirait, Shakespeare! que la mer va virer en cristal, potence!...

A la rigueur, ce qui précède peut s'écrire tant bien que mal. Mais ce que la meilleure plume du monde ne saurait rendre, c'est l'accent, les intonations, l'emphase toute particulière avec lesquels ces paroles étaient prononcées.

Si je pouvais le faire, je n'aurais pas besoin de me creuser la tête pour chercher un sujet de poème, il serait tout trouvé.

Nous étions sur le quai de Saint-Denis — un quai qui porte le nom de Saint-Denis, parce qu'il a fallu le construire dans la paroisse voisine, c'est-à-dire à la Rivière-Ouelle, — et nous attendions le bateau de Kamouraska, qui devait nous transporter à Québec.

Celui qui parlait était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, l'air important, rasé de frais, chapeau de paille, veston, gilet et pantalon de toile blanche, une grosse chaîne d'or passée à la boutonnière, les deux mains dans les poches, dans l'attitude d'un homme tout à fait chez lui.

C'est qu'en effet, si le quai de Saint-Denis n'était pas à sa place à la Rivière-Ouelle, George Lévesque, au contraire, était bien chez lui sur le quai de Saint-Denis.

Il en avait fait son domaine privé.

C'était sa promenade du matin, du midi et du soir.

C'était son cadre, presque son piédestal.

Il faut ajouter que c'était aussi son gagne-pain.

Quand le gouvernement — en 1854 — avait construit cette jetée de douze cents pieds sur la pointe déserte qui s'avance dans le fleuve au nord-est de la Rivière-Ouelle, et qu'on appelle la Pointe-aux-Orignaux, George Lévesque était venu y établir un hôtel, où, s'il n'a point précisément fait fortune, il a du moins trouvé le moyen de vivre à son aise jusqu'à l'année dernière.

Il est bon de constater qu'il était célibataire, ce

qui lui permettait de simplifier considérablement son budget.

George Lévesque — les deux noms n'allaient jamais l'un sans l'autre — était célèbre dans tout le bas du fleuve.

J'entends bien, écoute, mon ami... torrieux! George Lévesque était connu comme un honnête homme, batêche! depuis le cap Chatte, alorsse! jusque... enfin! jusqu'à Québec, indubitablement!

Le fait est que pour les habitants des "paroisses d'en bas," George Lévesque se confondait avec la Pointe de la Rivière-Ouelle elle-même.

C'étaient deux choses inséparables.

On ne concevait pas plus la Rivière-Ouelle sans George Lévesque que George Lévesque sans la Rivière-Ouelle.

Un évêque ordinaire peut s'absenter, faire un voyage, quitter son siège épiscopal; il est remplacé par un grand vicaire.

George Lévesque, lui, n'ayant point de grand vicaire, t'entends bien, écoute!... quand il partait, il ne restait plus rien.

La Pointe de la Rivière-Ouelle n'existait plus.

Aussi n'ai-je jamais connu un homme pour se multiplier comme lui.

Il était dans tous les coins, voyait tout, savait tout avait l'air de tout conduire.

Faut-il ajouter qu'il ne faisait jamais rien, absolument rien?

On ne lui a jamais vu lever une paille, mais nul ministre d'Etat, nul patron d'usine, nul chef d'atelier n'a jamais paru plus affairé que lui.

C'était la mouche du coche fait homme, sans cesser de voltiger et de bourdonner.

Seulement le bourdonnement se traduisait d'ordinaire comme ceci ou à peu près :

— Bateau de gueux, alorsse!... Voyez donc, voyez donc! Peut-on être si négligent... Hélas! t'entends bien, écoute! faut que j'y sois, batêche!... Faut que George Lévesque soit là!... Tout le temps, mardi!

A quatre heures du matin, il était sur le quai, à inspecter le fleuve, nonobstant.

Il connaissait le nom de toutes les goélettes du golfe, vainqueur! de tous les remorqueurs de Lévis, tord-nom! de tous les caboteurs du Sagouay, enfin!

Il comptait tous les voiliers, et signalait tous les steamers.

On aurait dit que ces derniers lui devaient un droit de passage; qu'ils n'étaient pas en règle tant que George Lévesque ne les avait pas tenus un instant au moins au bout de sa longue-vue.

— La Sardinienne, disait-il; ces Allan, t'entend?

bien, écoute. Des requins, blasphème!... indubitablement.

Ou bien :

— C'est l'*Ontario*, baguette!... Ecoute, mon ami ; la compagnie du Dominion ; des crève-faim ! Je les maudis quatre-vingt-dix-neuf fois, jusqu'à la septième génération... alorsse !

Il disait cela sans emportement, sans colère, sans mécontentement même. Seulement pour parler.

Dieu seul compterait les milliers de jurons que j'ai entendus tomber de la bouche de George Lévesque.

Il en saupoudrait sa conversation ; il en bourrait ses phrases ; son langage en était farci.

T'entends bien, écoute, enfin, alorsse, nonobstant, indubitablement étaient les seuls expressions qui pouvaient faire concurrence à ses *batêche, ses bateau de gueux, ses batiscan, ses crime, ses vice, ses mardi et ses torrieux.*

Et cependant, je ne l'ai jamais vu seulement de mauvaise humeur.

Ses jugements n'étaient là que pour la sonorité de la phraséologie, pour la couleur.

C'était comme des fleurs de rhétorique dont il aurait parsemé son style.

Il lançait ses imprécations sans plus s'exciter que s'il vous eût dit bonsoir.

Il anathématisait les gens avec autant de calme, et avec le même sourire aux lèvres, que s'il les eût bénis.

— Les Letellier ! disait-il, tord-sacre ! ... les Chapais, victimes ! ... les Caron, les Cimon, les Têtu, tas de crasses ! je les envoie, t'entends bien, au fin fond... enfin ... des enfers, mardi ! ... indubitablement !

Et cependant il aimait tous ces gens-là ; et bien loin de leur vouloir du mal, il s'honorait de leur connaissance, et aurait tout fait pour leur être agréable.

Eux le savaient parfaitement, et quand ces propos leur étaient rapportés, ils en riaient de bon cœur et n'en gardaient aucune rancune à notre original.

Une fois, George Lévesque racontait une de ses prouesses d'élections :

— J'étais là, disait-il, torrieux ! avec ma petite jument noire, vingt-vice ! une bête, chrysostôme ! un peu dépareillée, comme on dit. J'avais emporté dans ma poche un *réserveur*, écoute ! à six coups, sifre ? ... J'étais alorsse ! décidé, malheur ! à tuer, t'entends bien ... J'avais un poignard dans le coffre de ma carriole, virginis ! ... un poignard, mardi ! ... un poignard, nonobstant ... enfin ... que j'aurais enfoncé, crime ! ... dans le cœur, écoute, mon ami ! ... de ma

mère, pochétée de sacres ! ... c'était pas une rage, t'entends bien ... c'était un désespoir de démon.

Il débitait tout cela, moins par bravache, par fanterie que par habitude.

Aussi personne ne s'y trompait ; chacun savait que toute cette férocité de commande n'était qu'à la surface.

Il est des gens naturellement violents qui font des efforts constants pour garder leur sang-froid et paraître calmes et doux.

George Lévesque, au contraire, qui était la brebis du bon Dieu, aurait voulu passer pour un matamore.

Sa suprême ambition aurait été qu'on dit de lui : " Il faut prendre garde, oui ! ce diable d'homme serait capable de tout, s'il se fâchait ! "

Mais il ne se fâchait jamais ; et même lorsqu'il aurait voulu simuler l'exaspération ou la méchanceté, son expression le trahissait.

Dans les élections pas plus que dans d'autres circonstances, George Lévesque n'a jamais eu de poignard dans le coffre de son traîneau, et, s'il a jamais vu de révolver à six coups, il s'est bien donné garde d'y toucher, et surtout de s'en armer pour courir les assemblées publiques.

J'admets bien qu'il peut avoir, assez souvent même, assommé quelqu'un de ses semblables avec des discours, mais jamais avec aucune arme plus meurtrière.

A l'entendre, il était d'autant plus dangereux que sa méchanceté était servie par une bravoure à ne reculer devant rien.

Il était aussi hardi que redoutable :

— La paroisse de Saint-Simon, écoute ! je leur z'ai dit, victime ! ... ma façon de penser, batêche ! ... je leur z'ai dit, t'entends bien, à la porte de l'église, torrieux ! Ecoute ! vous êtes tous de la crasse, vice ! ... de la canaille, crime ! ... des bouts de corde, nom d'un chien ! ... Alorsse, qu'ils m'ont pas fait gros comme ça, t'entends bien ! Même que le curé, bateau ! ... m'a invité à dîner, ma foi de gueux ! ... indubitablement !

Un jour — il y a de cela trente-cinq ans passés — le hasard nous avait amenés, mon frère et moi, à la Pointe-aux-Orignaux.

Naturellement, nous logions à l'hôtel de George Lévesque.

Il y avait joyeuse compagnie, et nous passâmes une assez agréable soirée, à écouter les histoires merveilleuses et les périodes ronflants de notre amphitryon.

Il en résulta pour nous une nuit fort courte ; car, comme on nous avait dit que la marée du matin serait bonne pour la pêche à l'éperlan, dès l'aube nous étions sur la jetée, la ligne à la main.

Quelle pêche, mes amis!

Des éperlans longs de dix pouces, par centaines, par milliers.

Nous en tirions trois, quatre, cinq à la fois, — quelquefois deux accrochés au même hameçon.

Le même appât servait pour dix, vingt, trente. Il n'y avait qu'à lancer la ligne à l'eau. C'était une rage, une poussée, une pléthore, une foison!

Enfin, une pêche miraculeuse.

En une heure, nous avions rempli jusqu'au bord un grand baquet d'une masse grouillante, luisante et frétilante de petits poissons argentés dont la fraîcheur savonneuse faisait plaisir à voir.

Or nous commençons à nous sentir fatigués, et nous songions à abandonner la partie, lorsque George Lévesque apparut, tout blanc comme à l'ordinaire, avec son panama et son costume de coutil immaculé.

— Tiens, M. Lévesque!

— Eh! vinguienne! c'est vous autres, ça! .. Déjà debout, torrieux! ... Comment ça va-t-il, sac-à-papier, à ce matin? ...

— Pas mal, et vous, monsieur Lévesque?

— Ah! moi, je me porte toujours comme le quai de la rivière Ouelle, mardi.

— En effet, vous paraissez frais comme une alose.

— T'entends bien, George Lévesque et puis le quai de la Rivière-Ouelle, ça fait pas deux, ça, tonnerre de Kamouraska! ... Ca fait rien qu'un, baguette! Qu'est-ce que vous faites donc là, tas de crimes?

— Nous pêchons.

— Vous pêchez, vice! ... Pas du poisson toujours, torrieux!

— Pas du poisson! ... qu'est-ce que c'est donc ça?

Et, pendant que j'indiquais du doigt le baquet regorgeant d'éperlans, mon frère en tirait quatre autres d'un même coup de ligne.

— Ça, reprit George Lévesque, avec un air de suprême dédain; ça du poisson, massacre! ...

— Dame, ce ne sont pas des marsoins, mais c'est du poisson tout de même.

— Écoute, mon ami; vous connaissez pas ça le poisson, vacarme! ... C'est, t'entends bien, George Lévesque qui connaît ça! ... indubitablement.

— Ah!

— Oui! vous parlez d'éplans, tord-vice! .. C'est pas de l'éplan, ça, bondance! c'est de la farce, bêtiche! c'est pour rire ... C'est moi, t'entends bien, écoute! C'est George Lévesque qui en a vu de l'éplan. Y a dix ans de ça, malheur! ... Dans le printemps, comme aujourd'hui, cré virgule! ... une marée, vainqueur! ... une marée, enfin ... au ras du quai, bout de corde! ... Avec un banc d'éplans, torrieux! .. qu'on

voyait pas l'eau, alorsse! ... Comme de raison, pas capable de faire, t'entends bien, le tour du quai. Nonobstant, fallait sauter par-dessus ... Écoute, t'entends bien, mardi! ... trois pieds d'épais ... haut comme ça vice! ... un débord, victime! ... Quelque chose d'impudique, t'entends bien! ... J'étais là, écoute! avec des seïnes, avec des retz, avec des lignes, avec des câbles, virginis! avec des grappins, des crow-bars, des guindeaux, et des palans, vacarme! Et on envoyait fort, torrieux! alorsse! ... je vous en parle! ... Ça, c'était une pêche, blasse! De l'éplan, j'en ai eu, c'te fois-là ... enfin ... pour fumer toute ma terre, cré virgule! ma terre et toutes celles de mes voisins, tonnerre de la Baie-Saint-Paul! ... Dites pas, nom d'un chien! que vous prenez du poisson, blasphème! c'est de la bouillie pour les chats, c'te pincée de frémilles-là, pochetée de crimes! ...

Nous l'écoutions bouche bée, mon frère et moi, entièrement subjugués par un pareil débordement.

Dieu sait jusqu'où il aurait poussé les choses si nous avions eu l'imprudence de le contredire.

Il aurait pu endiguer la rivière Ouelle, et le Saint Laurent par-dessus le marché...

LOUIS FRÉCHETTE.

(A Continuer.)

S'il fallait en croire la *Minerve*, les Canadiens-Français qui résident aux États-Unis ne valent pas grand-chose.

Le *Journal du Commerce* licencié avait dit l'autre jour à propos d'annexion :

Il n'y a que le clergé qui perdra un peu de son influence, parce que les masses s'instruiront, développeront leur intelligence, seront provision d'indépendance de caractère, et ne se laisseront plus conduire sans savoir pourquoi.

Aussitôt, la *Minerve* de reprendre :

Il est assez rare qu'annexionniste et mangeur de prétre ne soient pas deux termes synonymes.

Si nous comprenons bien notre confrère, il est impossible pour un canadien-français de devenir citoyen américain sans manger au moins un ou deux curés par repas.

Quand on pense que c'est avec des inepties pareilles qu'on maintient notre population dans la misère et dans l'abêtissement!

Sont-ils donc *mangeurs de prêtres* les millions de catholiques auxquels le Pape Léon XIII vient de mander un envoyé spécial pour démolir les obstacles semés dans le chemin de l'éducation par l'obscurantisme de quelques fanatiques dressés à la méthode canadienne de comprendre le rôle de la religion?

Non, bien sûr.

Une chose que nous savons bien, par exemple, c'est que nos bons castors aiment autant un catholique de moins qu'un catholique qui ne se laisse pas conduire.

Pour eux, "le seul bon catholique est le catholique mort," *perinde ut cadaver*.

CORRESPONDANCE

Nous avons déjà reçu plusieurs réponses au questionnaire que nous avons adressé à nos lecteurs, et que nous reproduisons ici pour l'avantage de ceux de nos amis qui voudraient nous faire l'honneur d'une réponse :

1° Quelles sont les principales causes de l'exode de Québec ?

2° N'y a-t-il pas en Canada un mouvement de l'opinion en faveur d'un changement radical de quelque sorte ?

3° Le clergé combattrait-il un mouvement en faveur de l'indépendance du Canada ou de l'union politique ?

4° N'y a-t-il pas un fort mouvement de l'opinion vers l'union politique dans Châteauguay et autres comtés voisins de la frontière ?

5° Est-ce que beaucoup de gradués des collèges de la province de Québec émigrent aux États-Unis ?

Toute personne désirant faire connaître son opinion sur ces différents points est priée de la transmettre par écrit à M. Marc Sauvalle, rédacteur en chef du CANADA-REVUE, Boîte 324, Montréal.

Monsieur le Rédacteur,

Je me permets de vous communiquer les réponses suivantes aux questions contenues dans un article intitulé "L'Avenir du Canada" publié dans le No. 5, dernière livraison de votre intelligente revue.

J'habite à 100 milles en bas de Québec, côte nord du fleuve St-Laurent.

L'émigration a causé dans cette région de grands ravages depuis quelques années ; des rangs entiers se sont dépeuplés ; peu ou point de familles ne comptent pas quelques-uns de ses membres aux États-Unis.

Les causes de cet exode sont multiples, mais les principales sont que nous avons eu deux mauvaises récoltes de suite ; que nous n'avons aucune manufacture ou industrie pour donner de l'ouvrage et du pain à notre population dans ces temps de crise ; que nous sommes surchargés d'impôts, écrasés de taxes de toutes sortes : alors, nos gens réalisent ce qu'ils peuvent, abandonnent leurs terres, la plupart pour les taxes, et se rendent où il y a de l'argent à gagner toute l'année : dans les villes manufacturières de la Nouvelle-Angleterre.

Les correspondances échangées entre nos compatriotes d'ici et ceux qui vivent à l'ombre du drapeau étoilé, et surtout les rapports des centaines de nos hommes vigoureux qui chaque année vont travailler six mois aux États-Unis, dans les *briqueteries*, les mines ou ailleurs, et reviennent au foyer, ont créé un fort courant en faveur de l'annexion, et n'était le clergé, qui est contre tout changement à l'état actuel, cela va sans dire (mais qui sera certainement prêt à embrasser la cause avec ardeur quand tout sera fait, bien entendu) la presque totalité serait annexionniste ; mais tout de même sur un plébiscite la majorité se rangerait du côté de l'union politique avec les États-Unis.

Depuis huit ans j'ai beaucoup voyagé aux États-Unis ; j'ai rencontré un nombre surprenant de gradués de nos Universités, surtout des médecins. Dans presque tous les villes et villages importants de la Nouvelle-Angleterre

il y en a, et jusqu'ici cinq ou six dans une même ville. J'en ai aussi connus à Détroit, Chicago, Milwaukee, Duluth, St-Paul, Minneapolis.

Bien à vous,

"BLAYE"

Québec, 8 Février 1893.

Etats-Unis, 9 Février 1893.

Quelques réflexions inspirées par le "Questionnaire" du CANADA-REVUE relativement à "L'Avenir du Canada."

Les autorités politiques et religieuses du Canada considèrent d'abord leurs intérêts particuliers en s'opposant à l'annexion du Canada aux États-Unis : de là l'exode de Québec. Un prêtre de ce pays me disait l'autre jour : "Les évêques canadiens s'opposent à l'annexion parce qu'ils craignent l'influence du clergé irlandais américain." Vos politiciens au pouvoir savent bien qu'avec les États-Unis ils auraient moins de chance de tout monopoliser à leur profit, et qu'ils ne pourraient plus se pavaner sur la rue affublés des titres barbares d'*Excellence*, *Sire*, *Honorable*, etc.

Ces derniers savent bien que le peuple de la province de Québec serait cent fois plus prospère si le Canada faisait partie de la grande république américaine ; mais, sous un faux prétexte de vouloir conserver notre langue, notre religion et nos mœurs, ils préfèrent rester loyaux sujets de sa majesté. C'est aussi à ce point de vue, et surtout à cause de nos écoles publiques, que le clergé canadien s'oppose à l'union politique des deux pays. Cependant, la plupart de nos évêques américains favorisent ici le système d'écoles publiques de préférence aux écoles de paroisse.

Du reste, vous verrez si l'épiscopat canadien ne plie pas l'échine sur la question des écoles du Manitoba.

Les autorités d'Ottawa et tous les fanatiques du pays n'ont qu'à commander, et vous entendrez nos gouvernants religieux dire à nos compatriotes : — "Soumettez-vous à l'autorité ; qui se révolte contre l'autorité se révolte contre Dieu." Nous sommes plus d'un million de canadiens-français aux États-Unis, et, trouvez m'en vingt-cinq qui soient opposés à l'annexion du Canada ! Vous trouveriez à peine parmi notre population un seul prêtre canadien qui ne désirât l'union des deux pays. Les canadiens émigrés ont appris ici à avoir des idées larges. On nous accorde la vraie liberté, et le vrai patriotisme se trouve dans nos rangs.

La foi religieuse de nos pères n'est pas plus altérée ici qu'elle ne le serait en Canada : au contraire. Le cœur du Canada bat aux États-Unis : vous avez le corps là-bas. Du train que cela marche, nous aurons peut-être les deux avant longtemps. Les Anglais ont semé les divisions dans vos rangs, et possèdent l'appui du clergé pour vous forcer à chanter le "God save the Queen."

J'ai bien peur que la majorité d'entre vous ne le chante jusqu'à ce qu'elle en crève ! Un canadien anglais me disait un jour qu'il aimait mieux chanter le "God save the Queen"

et valoir \$25,000, que chanter le " *God save America* " et valoir \$200,000.

Après cela, discutez donc avec de tels écervelés ! Je ne doute que beaucoup de canadiens-français tenant à peu près le même langage soient en cela approuvés par le clergé, qui, lui, n'a pas encore connu la misère. On ne peut se le dissimuler, le Canada ne saurait progresser en restant colonie. Votre système de loyauté est en dépit du bon sens, et personne ici ne se fait illusion sur votre sort. Nous savons que plusieurs d'entre vous essaient de secouer le joug de la situation actuelle, ne craignant pas de demander ouvertement un changement de régime ; mais la masse du peuple, soit par ignorance ou autrement, préférera rester encore longtemps sous la griffe du léopard anglais. Votre population comprendra, un jour, qu'une loyauté aussi ridicule ne lui donne pas du pain : ce n'est que lorsque les sentiments du ventre pourront étouffer les sentiments du cœur de vos loyaux sujets que le bon sens pourra enfin avoir raison de l'état à demi-barbare dans lequel a toujours vécu le Canada. Il vous manque un chef à Ottawa qui se dise franchement annexionniste. Celui qui représente actuellement le parti libéral vous parle constamment de réciprocité illimitée, union commerciale, quand, en réalité, il désire l'annexion.

Alors, pourquoi ne pas le dire ? Son attitude dissimulée sur cette question lui a-t-elle valu quelque succès ? Les dernières élections ne lui ont-elles pas prouvé ce que vaut ce programme commercial ?

Il y a beaucoup d'anglais *civilists* dans chacune de vos provinces qui n'attendent que le mot d'ordre du chef libéral pour se déclarer franchement annexionnistes. Il serait plus digne pour Monsieur Laurier de ne pas craindre d'être chassé de son poste en agissant suivant ses convictions. Il faut savoir faire face aux Anglais et n'avoir pas l'air de les craindre. Il faut faire avec eux comme avec les oies : poursuivez-les, ils vous fuient ; fuyez-les, ils vous poursuivent. Depuis Papineau, nous n'avons pas eu un seul homme politique parmi nos compatriotes qui aient osé marcher le front haut et essayer de mettre dignement un frein à toutes les injustices que les anglais ont cherché, et cherchent encore, à nous faire subir. Nous, canadiens émigrés, avons trouvé ici la fierté nationale ; vous autres, en Canada, vous la perdez journellement. Votre population n'est appelée qu'à ne considérer deux choses — la religion et la politique.

La religion est chose essentielle, j'en conviens, et Dieu sait que je ne veux en aucune manière blâmer pour cela les autorités religieuses, si elles nous l'enseignent telle qu'elle le doit être. Et je dois dire que, sauf de nombreuses exceptions où certains curés transforment la chaire de vérité en plateforme politique, la religion est bien enseignée en Canada, de même qu'aux États-Unis, ce à quoi j'applaudis de grand cœur. Cependant, pensez quel genre d'éducation votre population canadienne reçoit, et dans quel état d'esprit elle vit. Mettez de côté, si vous le voulez, la classe ignorante, et examinez un moment la situation de la classe soi-disant instruite. Si vous engagez une conversation dans un des salons fashionables de notre société

française de Montréal, on vous parlera constamment de *Sire un tel*, de *L'Honorable un tel*, de *Sénateur un tel*, de *Son excellence le Lieutenant gouverneur*, de *Mgr un tel*, de *Monsieur le curé*, etc., etc. On laissera ce genre de conversation pour critiquer *Monsieur celui-ci* ou *Madame celle-là*. Et cette soi-disant classe bien élevée passera son temps à tenir la conduite de gens ne connaissant seulement pas les premières notions de ce que l'on appelle le savoir-vivre. Qu'un homme instruit et bien élevé soit là en présence de ces femmes qui représentent la haute gomme montréalaise, et veuille parler du talent de tel écrivain, tel artiste, en un mot de faits et gestes de gens véritablement importants dans le monde, on semblera ne vouloir accorder aucune importance à ces pauvres êtres qui, chez ces têtes folles, ne sont pas dignes du tiers de la considération qu'ils accordent à un grand ou à un petit vicaire, ou à Monsieur le député de *Caughnawaga*. Votre système d'éducation a besoin de réforme, et votre croisade à ce point de vue portera ses fruits, je l'espère. Lorsque le peuple canadien sera véritablement éclairé — ce qui ne l'en rendra pas moins bon catholique, j'en suis sûr — il aura soif de liberté et saura où la trouver. Il aura le vrai patriotisme qui inspire la dignité à tout homme bien élevé ; en un mot, il sera digne de son siècle.

UN CANADIEN DES ETATS-UNIS.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Dans la localité que j'habite nous avons une façon de collège et un couvent. Dans l'une et l'autre de ces écoles on fait grand usage de la punition si spirituellement désignée par le Dr. Zeb sous le nom de *baiser-microbe*. A tout instant on fait baiser la terre (c'est-à-dire le plancher), le tableau noir, la poignée de la porte, *le pouce!* Les élèves sont hissés sur les pupitres et les bancs pour s'y tenir debout. La mise à genoux est infligée continuellement. Je vais notifier ces messieurs et ces dames de mettre fin à ces indignités envers mes enfants, et si mes avis ne suffisent pas, j'irai plus loin. Vous me feriez plaisir en me faisant connaître quelles sont les punitions en usage dans les écoles placées sous le contrôle des commissaires catholiques de Montréal, afin que je puisse appuyer mes raisons par des exemples, car j'ai lieu de croire que les choses se passent autrement chez vous.

PÈRE DE FAMILLE.

RÉPONSE.

L'extrait suivant du règlement concernant les professeurs qui relèvent du bureau des commissaires d'écoles catholiques de la ville de Montréal fournit les renseignements demandés par notre correspondant :

- " Les peines disciplinaires que les élèves peuvent encourir de la part des professeurs sont :
- " 1. La réprimande en particulier ;
 - " 2. La retenue et la privation de la récréation ;
 - " 3. Les pensums, qui doivent être des exercices de mémoire, pas moins de deux ni plus de vingt lignes à la fois, suivant la capacité de l'élève et la gravité de la faute ;

- " 4. L'admonition en présence des élèves ;
 " 5. L'obligation de rester debout, dans la classe
 " ou l'étude seulement, pas plus d'une demi-heure,
 " et jamais sur les sièges ni sur les pupitres ;
 " 6. Le renvoi au Principal."

Donc, pas de baiser-microbe, pas de mise à genoux, pas de sérule, pas de pilori, pas de bras étendus. Allez-y bravement, père de famille, et puissiez-vous avoir de nombreux imitateurs. Si vos démarches n'ont pas le résultat désiré, le CANADA-REVUE ne tirera pas d'arrière pour vous donner un coup de main. Si cela ne suffit pas, nous référerons la question à la Commission provinciale d'hygiène, et nous demanderons la création d'un bureau de médecins aliénistes chargés de soumettre à un examen médical ceux qui s'obstinent à mettre eux-mêmes le timbre de la folie sur leurs actions. Voici une petite scène dont j'ai été témoin dans une école congréganiste : on venait de terminer la correction d'une dictée et chaque élève devait *baiser la terre* autant de fois qu'il avait de fautes. Est-ce assez idiot ? Veut-on faire de nos enfants une génération de crétins ?

DR. ZEB.

Nous avons reçu également la lettre suivante :
 Monsieur,

Pourriez-vous dire à vos lecteurs ce que vous trouvez de si curieux dans le testament de feu Asaph Churchill, l'éminent avocat du barreau de Norfolk et Suffolk ?

Au point de vue littéraire, je ne vois rien qui soit de nature à éveiller la curiosité de vos lecteurs.

Est-ce que vous trouvez étrange, par hasard, que l'éminent avocat ait voulu protéger sa plus jeune fille contre l'avidité et la rapacité bien connues de la gent cléricale ?

Mais ignorez-vous que St. Jean Chrysostôme conseillait aux riches de son temps de distribuer eux-mêmes leurs aumônes sans les faire passer par les mains des curés ?

Saint Jérôme n'a-t-il pas écrit : " Les lois des empereurs catholiques nous ont frappés d'incapacité à recevoir des donations et des legs. Les prêtres des idoles, les prostituées, les cochers du cirque peuvent en recevoir : nous, prêtres chrétiens, nous ne le pouvons pas. Je ne m'en plains pas pour l'église, mais je rougis que nous l'ayons mérité."

Comme je pourrais, Monsieur, vous citer un grand nombre de Conciles et de Saints qui ont tenu un pareil langage, j'ai vraiment hâte d'apprendre ce que vous trouvez de si curieux dans ce testament.

UN DE VOS LECTEURS.

St. Hyacinthe, 8 février 1893.

N. DE LA R.—Nous partageons entièrement l'opinion de notre correspondant sur la légitimité du testament en question. Celui-ci admettra d'autre part que ce document est une curiosité pour notre pays.

UN TRIBUNAL DE SINGES

Polydore Marasquin, le héros de Léon Gozlan, raconte ses mésaventures.

Il est tombé dans une île déserte occupée uniquement par des singes.

Fait étrange, tous ces singes agissent comme des hommes.

Jugez-en :

Ils ont pillé un bâtiment anglais qui a fait naufrage.

Voici la description du prétoire :

Dans une arène assez vaste, des personnages vêtus d'habits rouges, coiffés du chapeau à plumes de coq que portent les officiers anglais, formaient, assis gravement sur un tertre, une espèce de cour martiale au milieu de laquelle était un autre personnage pareillement vêtu de rouge. La tête de ce dernier était couverte d'un gigantesque chapeau d'amiral.

Suit une description du public composé de singes empanachés :

Celui-ci avait un chapeau supérieurement monté et empanaché, mais il n'avait pas de pantalon ; celui-ci au contraire avait un pantalon blanc, mais il n'avait ni habit rouge ni ceinturon ; celui-ci avait un ceinturon, mais il n'avait qu'un ceinturon ; celui-ci ne se distinguait que par une paire de gants jaunes dans lesquels, faute d'habitude, il fourrait tantôt ses mains, tantôt ses pieds, ou ce qui représente les pieds chez un singe ; celui-ci avait passé ses bras dans les manches d'une tunique bleue de midshipman, mais avec si peu de bonheur que le devant était derrière ; celui-ci brillait par un hausse-col qui lui faisait tenir la tête en l'air comme un officier instructeur.

Polydore Marasquin donne ici ses impressions :

Très certainement je resterais à mille pieds au-dessous de la vérité, si je tentais de dire les impressions que je ressentis à la vue de cette insultante parodie d'une des plus nobles classes de la société ; à la vue de ces arlequins d'officiers qui, tous, laissaient passer ou traîner une queue plus ou moins comique sous leurs longs habits écarlates ; à la vue de ces généraux qui s'occupaient bravement à chercher des puces sur le dos de leurs collègues, tandis que leurs collègues leur rendaient le même service.

Écoutez maintenant les débats :

Cependant, toutes ces incongruités cessèrent au cri affreusement guttural qui partit de la poitrine du singe, plus grand que tous les autres, qui occupait le tertre de la présidence.

Un grand silence se fit pendant quelques secondes.

Le chef des ouarines, le grand babouin, orné du chapeau d'amiral ou de général, fit avancer, sur un signe de sa main, une vingtaine de singes enchaînés avec des liens faits d'écorces filamenteuses ; et quand ils furent rangés devant lui comme des criminels, il les apostropha dans une succession de cris analogues à ceux qu'il avait déjà fait entendre, mais modulés comme s'ils eussent exprimé des idées. Ces malheureux tremblaient de tous leurs

poils, et cherchaient désespérément par où ils pourraient s'enfuir. Vaine illusion ! D'autres singes armés de bambous nouveaux gardaient les issues.

Il me fut facile, au bout de quelques minutes d'attention suivie, de reconnaître dans ces singes unis en jugement la même espèce que celle parmi laquelle j'avais fait la veille une si douloureuse victime. C'étaient des sapajous. Ils tranchaient sur leurs juges par des membres plus délicats, par une conformation du crâne plus intelligente, et surtout par un caractère particulier de grande honnêteté, si l'expression est admissible.

Un peu de réflexion me fit comprendre qu'ils représentaient, en zoologie, une classe antipathique à celle qui l'avait vaincue.

Mais quels affreux drôles, bon Dieu ! que tous ces juges formant la cour suprême du babouin ! Comme ils cherchaient à lire dans ses yeux l'opinion qu'il leur était permis d'avoir ! quoique quelques-uns eussent déjà sur leurs têtes la calvitie de la maturité ou les poils blancs de la vieillesse, par conséquent les signes naturels de la prudence et le caractère du respect, ils n'en rivalisaient pas moins d'aplatissement afin de parvenir à se faire remarquer par leur maître. Si celui-ci poussait un hurlement, c'était à qui parmi eux hurlerait le plus fort ; s'il se grattait la cuisse en signe de méditation profonde, ils s'empressaient de s'écarter la jambe au tranchant de leurs ongles.

De son côté, touché de tant de bassesses, l'auguste babouin, saisissant parfois dans l'une des poches placées aux deux côtés de sa bouche les noyaux ou les fruits qu'il avait mâchés, et il les leur jetait à la face, cadeau royal qu'ils dévoraient avec mille contorsions de plaisir, pour montrer combien ils étaient sensibles à cette auguste saleté. Il faut descendre aussi bas sur l'échelle des êtres pour rencontrer une pareille dépravation.

D'anciens orangs outangs qui avaient vécu autrefois en communauté d'idées ou plutôt d'habitudes avec les sapajous incriminés, tout me le faisait croire, étant sur le point de s'attendrir aux souvenirs du passé et peut-être de prononcer un arrêt favorable, que fit le babouin, qui vit venir de loin cette pitié déplacée ? il roula son œil de vantage sous ses paupières plissées, montra ses gencives sanglantes derrière un sourire formé de deux rides : il eut un nasillement féroce, et la clémence des orangs-outangs s'envola.

Le babouin jeta ensuite son bâton de justice au milieu de l'arène. C'était un signal. Aussitôt les singes faisant les fonctions de sbires s'abattirent à coups de bambou sur les condamnés et les rouèrent avec une dureté inouïe. Tout en les battant, ils les refoulèrent hors de l'enceinte, et les chassèrent enfin dans les profondeurs des bois. Il me semble qu'on les envoyait là où j'avais vu la veille végéter mélancoliquement tant d'autres sapajous, leurs confrères, coupables sans doute des mêmes crimes qu'eux.

Ce grand acte de justice me parut, à certaines allures que j'interprète peut-être un peu trop à ma fantaisie, une espèce de consolidation dont avait besoin le babouin pour augmenter son autorité ; car tous ces ouarines, ces magots, ces talapoins, la séance finie, coururent le féliciter, le peigner, le lécher, lui bondir respectueusement sur le dos et le saluer avec un respect mêlé de crainte. Mais ce qui me parut encore plus vraisemblable

que tout ce que je suppose ici en dehors des faits matériels, c'est qu'ainsi que je l'ai déjà dit, cette farce de singes en habits d'officiers généraux anglais avait infailliblement pour témoins des spectateurs cachés comme moi, et qui s'amusaient à coup sûr plus que moi, car ils étaient évidemment dans le secret de la comédie.

Suivi majestueusement de toute sa cour, le babouin se leva et se mit en marche pour sortir du prétoire pittoresque où il venait de trôner avec tant d'éclat.

Quant à moi, j'ai vu quelque chose d'au moins aussi drôle que cela sans aller à plus de vingt-cinq lieues de Montréal.

M. S.

LA GRANDE GUERRE DE L'AVENIR

FRANCE ET ALLEMAGNE.

Quand l'heure fatidique de la grande tuerie aura sonné on verra ces choses :

Mobilisez ! Mobilisez ! — le fluide électrique lancé sur les innombrables fils à porté, jusque dans les coins les plus reculés de la Gaule et de la Germanie, l'ordre terrible qui est un arrêt de mort pour des milliers d'êtres humains. Aux armes ! Aux armes ! ont répondu des milliers de poitrines gauloises et germaniques.

Quelques heures après, les cavaliers alertes sont en selle et s'élancent des frontières. — Sabrez ! Sabrez au galop ! Chargez les uns contre les autres, derniers soldats des combats épiques d'autrefois !

Chargez et sabrez vite !... votre heure sera courte... car, derrière vous, arrivent et s'alignent les fusils et les canons modernes... et la grande Bataille Nouvelle va commencer...

Quelques jours ont suffi. — Les machines rapides attelées aux longs trains de guerre ont entassé, des deux côtés de la frontière, les formidables bataillons et les redoutables canons noirs.

Les Régiments, les Brigades, les Divisions, les Corps d'armée, les Armées, naguère tronçons épars, sont soudés.

Les hommes plient sous le fardeau des cartouches métalliques ; les caissons sont bondés de projectiles ; les chariots regorgent d'outils, de souliers et de vivres. Les ambulances attendent sous la croix de sang des fanions.

Les souffles des hommes et des chevaux font comme le bruit des vagues lointaines. Les vapeurs sorties de ces hommes entassés et de ces bêtes suantes montent et voilent le ciel bleu.

Quelques kilomètres séparent le Gaulois des Germains. Ce matin, c'est jour de bataille...

Et d'abord, un grand silence : silence fait du recueillement des âmes qui vont bientôt quitter ces corps ; silence fait des épouvantes muettes, à la pensée de l'énorme hécatombe ; silence fait des prières mentales et secrètes des époux, des pères et des fils !

Tout à coup retentit, lointain et lugubre, le premier coup de canon, et deux millions de soldats répondent par un cri sauvage au sifflement du premier projectile.

En avant ! En avant !

Le musiques guerrières entonnent les Marseillaises nationales ; les drapeaux, les étendards, les fanions frémissent ; les cœurs battent, les chevaux hennissent ; les commandements se croisent et se multiplient ; le ciel tremble. Les lignes immenses et profondes s'avancent les unes contre les autres... hommes et bêtes... chairs à canon !

Les batteries se déploient et prennent position.

Les infanteries marchent. On charge les pièces, on charge les armes, on remplit les magasins des fusils.

Six mille mètres séparent les gueules des canons d'acier ! deux mille mètres séparent les pointes des baïonnettes... et déjà la bataille commence.

Un feu terrible s'ouvre ; canon contre canon, batterie contre batterie, groupe de batteries contre groupe de batteries.

A six mille mètres ! Pièce, feu !

Les obus fouillent le sol et éclatent ; mais, bientôt, chaque pièce a rectifié son tir et trouvé sa distance, et la lutte devient intense. Désormais, chaque projectile lancé éclatera, en l'air, au-dessus des têtes, et sèmera deux cent cinquante projectiles sur des surfaces couvertes d'hommes.

Hommes et chevaux sont écrasés sous cette pluie de fer et de plomb. La supériorité restera au pointeur le plus habile et le plus rapide.

Les canons se tuent entre eux, les batteries s'écrasent entre elles, les caissons se vident. — L'avantage demeurera ainsi à celui dont le feu ne chôme pas !

Et sous ces ouragans, sous ces tempêtes, les bataillons vont s'aborder.

Deux mille mètres ! mais déjà les balles de petit calibre, fines, coquettes, argentées, pointues, sifflent et tuent, frappent et traversent, ricochent et brisent ; les salves se succèdent et des nappes de balles, denses comme la grêle, rapides comme la foudre, inondent le champ de bataille.

Les canons qui ont tué les canons d'en face, libres alors, attaquent les bataillons.

Ils lancent sur les groupes la brutale pluie de fer, et les cadavres jonchent la terre ensanglantée.

Les lignes poussent les lignes, les bataillons poussent les bataillons, les réserves arrivent, et, pourtant, entre les deux armées que les balles et les obus fauchent, s'étend encore une longue bande, large de mille pas, qu'aucun vivant ne peut franchir...

Les munitions s'épuisent... les millions de cartouches et les milliers d'obus couvrent la terre hachée de leurs étuis de cuivre, de leurs tôles déchirées, de leurs éclats tranchants... et le feu continue toujours... toujours... tant que les caissons vides seront remplacés par d'autres !

Les obus à la mélinite pulvérisent les fermes, les hameaux, les villages ; ils démolissent et anéantissent tout ce qui est un abri, un refuge ou un obstacle.

Déjà la moitié des combattants râle et meurt ; les blessés et les morts forment comme deux remparts parallèles, épais, distants de mille pas, que les projectiles labourent, que la mitraille met en miettes... et que les vivants ne peuvent franchir !

La bataille continue, acharnée. Mille pas séparent toujours les deux armées.

A qui la Victoire ? A personne...

Et les salves redoublent, et les canons crachent : les unités tournoient dans cet enfer et s'abattent sous la trombe.

Soldats et chefs, pêle-mêle !

Chevaux et canons, pêle-mêle !

Drapeaux et étendards, pêle-mêle !

Vivants, blessés et morts, pêle-mêle !

A qui la Victoire ? A personne...

Cependant, l'œil d'un chef, au milieu de ce grand carnage, a vu que les hommes et les munitions manquaient sur un point de la ligne ennemie... au centre... à droite... à gauche... quelque part !

Ce chef a réuni, rapidement, devant ce point faible, des canons chargés, des bataillons frais, des caissons pleins, et il a lancé ce torrent à travers les deux digues infranchissables de la zone des morts.

Il a fait un trou dans l'ennemi, il y est entré, tête baissée, pendant que ses escadrons rapides ont balayé les flancs de la colonne d'attaque.

Cette colonne infernale pénètre, comme un coin, dans le cœur de l'armée ennemie ; les vivants reprennent courage et tentent un dernier effort.

Les canons tonnent et la colonne marche toujours... semant la moitié de ses hommes... mais avançant. — A son tour, elle se déploie et ouvre un feu terrible, de tous ses fusils et de tous ses canons.

Les lignes ennemies se rompent, et les débris des uns cèdent le terrain aux débris des autres !

A qui la Victoire ?

Le jour baisse, la nuit arrive, les ombres cachent l'horrible charnier. Les vivants, brisés par la fatigue, n'ont plus la force de poursuivre ou de fuir.

Demain ! demain encore ! tant qu'il y aura des hommes, des chevaux, des canons, des fusils, des cartouches et des obus !

Ce soir, comptez vos morts et vos vivants !

A qui la Victoire ?

A qui ? à Dieu, peut-être... qui a résolu de faire périr, sous le Déluge du fer, tous les fils qui ont oublié la parole du Christ : "Aimez-vous les uns les autres !"

EDOUARD DRUMONT.

Nous venons de recevoir de la *Librairie de l'Art*, dont nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs, plusieurs magnifiques gravures absolument remarquables à tous les points de vue.

La variété des sujets et des travaux en fait une précieuse collection. Voici quelques-uns des sujets : *Le nouveau maître et premier sourire*, de Girardet ; *Here they come*, de C. Green ; *Envoi de fleurs*, de Talmouche ; *Mise à flot*, d'Ulysse Butin ; *Mise au tombeau*, de Van Dyck ; *Lawn Tennis*, de J. Lavery etc.

Toutes ces gravures sont d'un fini et d'une délicatesse extraordinaires.

Les Américains, qui font certainement de jolies gravures peuvent peut-être atteindre cette facture, ce fini, mais les sujets leur sont totalement défaut et cette absence rend leur œuvre fastidieuse.

La *Librairie de l'Art*, 8 Boulevard des Capucins, Paris, France, fait en ce moment des arrangements pour obtenir un consignataire à Montréal ; aussitôt que ses arrangements seront terminés, nous en informerons nos lecteurs.

Echantillon de morale chrétienne :

Le *Courant*, publication mensuelle à l'usage des jeunes filles, et rédigée par un professeur de théologie morale et dogmatique, pose comme exercice le problème suivant :

1. Un capitaine de vaisseau avait sous ses ordres trente hommes, quinze catholiques et quinze turcs ; à un endroit où le nombre d'hommes était trop grand pour les vivres il fallut se résoudre à jeter la moitié des hommes à l'eau. Comme il était catholique, il voulut sauver les siens ; alors il disposa ses hommes de manière qu'en comptant jusqu'à neuf, le neuvième fut un turc, il ne s'exposa pas ainsi à une résistance qui l'eût mis en danger. — Comment les rangea-t-il ?

V. A. MOISAN, Inst.

Dans la St. Barthélemy on n'y mettait pas tant de finesse, mais au moins il y avait plus d'égalité :

"Tuez-les tous, s'écriait Charles IX, Dieu reconnaîtra les siens !"